

# LECTURES

Entrevue  
Demandez et  
vous recevrez  
Page 3

Pierre Morency

## NOS CRITIQUES DE LA SEMAINE

EXCEPTIONNEL ★★★★★ TRÈS BON ★★★★ BON ★★★ PASSABLE ★★ SANS INTÉRÊT ★

*En chute libre*

Leon Rouke

> ROMAN

★★★★

Page 3

*Premières nations,  
seconds regards?*

Tom Flanagan

> ESSAI

★★★★ Page 4

*Ce pays qui  
m'habite (Lodyans)*

Georges Anglade

> RÉCIT

★★★1/2 Page 5

La Presse

CAHIER F | LA PRESSE | MONTRÉAL | DIMANCHE 19 JANVIER 2003



| JULES VERNE |

## La maîtrise des éléments



RUDY LE COURS

L'AIR, L'EAU, le feu, la terre.

Ainsi se résumait la nature, le monde et la lutte des hommes pour maîtriser celle-là afin de construire ou de détruire celui-ci.

Ainsi peut-on aussi grouper l'oeuvre romanesque de Jules Verne, créateur du roman scientifique d'anticipation mais dont l'univers de se réduit pas à ce genre.

De ses quelque 80 romans et longues nouvelles regroupés dans *Les Voyages extraordinaires*, la collection Omnibus a eu l'heureuse idée d'en choisir 17 regroupés par élément. Les romans de l'air (*Cinq semaines en ballon*, *De la terre à la lune*, *Autour de la lune*, *Robur le conquérant* et *Hector Servadac*); ceux de l'eau (*Vingt mille lieues sous les mers*, *Voyages et aventures du capitaine Hatteras*, *Le Chancellor* et *Le Sphinx des glaces*); du feu (*Voyage au centre de la terre*; *Le Château des Carpathes*, *Les Indes noires* et *Maître du monde*) et de la terre (*Le Tour du monde en 80 jours*, *Michel Strogoff*, *Les Tribulations d'un Chinois en Chine* et *César Cascabel*).

Tous ces romans sont présentés avec les illustrations gravées parues initialement dans l'édition de Hertz, dont certaines font rêver tandis que d'autres font ressortir que l'imagination du romancier supplantait souvent l'imagerie naïve des artistes.

Vendus à prix populaire, ces quatre volumes sont dotés d'une préface originale et de repères biographiques et bibliographiques qui aideront beaucoup le lecteur qui aborde l'auteur ou l'amateur plus averti en quête de renseignements pour approfondir sa connaissance d'un romancier plus complexe qu'il n'y paraît.

Voir VERNE en F2



Illustration tirée du *Tour du Monde en 80 jours*.



Denis Vaugeois



David Homel



Le chanoine Lionel Groulx



Pierre Gauvreau

## DES LIVRES POUR CHAQUE SAISON



JOCELYNE LEPAGE

La fête est finie, les livres-cadeaux rangés. C'est janvier. Les maisons d'édition québécoises sont au repos après avoir vécu, en trois mois et demi, plus de la moitié de leur année. Cette semaine, certains éditeurs ont toutefois commencé à faire connaître leurs projets pour la prochaine saison qui s'étend de février à mai. Ils appellent cela la Rentrée hiver-printemps. C'est une rentrée sur un mode mineur comparativement à celle de l'automne, où l'on publie de 60% à 75% de la production annuelle qui s'élève à quelque 6000, titres dont près de 500 romans pour adultes (selon les statistiques de la Bibliothèque nationale pour 2001).

Et qu'est-ce qu'on annonce pour les prochains mois? Tiens, le premier roman d'un inconnu chez Boréal, *Bal à l'abattoir*, de Pierre-Yves Thiran; le plus récent

roman de Yolande Villemaire, *La Déferlante d'Amsterdam (XYZ)*, *L'Analyse*, de David Homel (Leméac /Actes-Sud); *L'Homme de ma vie*, d'Aline Apostolska (Québec-Amérique); *Max et les Chats*, de Moacyr Scliar — le livre dont une image a inspiré *Life of Pi*, de Yann Martel, gagnant du Booker Prize — traduit aux Intouchables. Aussi *Vie et mort d'un pédophile*, un roman de Bernard Lavoie, chez Trait d'Union, la maison qui a publié *Karla : Le Pacte avec le diable*...

Plusieurs essais: *Le Journal d'une combattante*, de Naomi Klein (Leméac); *La Nouvelle Noirceur ou le Petit manifeste d'un réac progressiste-conservateur anti-postmoderniste*, long titre pour un livre d'une centaine de pages de Jacques Grand'Maison, qui en a marre d'être traité de réac chaque fois qu'il se sert de l'histoire pour éclairer le présent (Fides); essais sur le parti Rhinocéros de Jacques Ferron (par Martin Jalbert) et sur le Grand Cirque ordinaire par son inventeur, Raymond Cloutier, les deux chez Lanctôt éditeur. Et puis, tiens donc, un essai sur Dany Laferrière par une universitaire autrichienne! «La première étude de fond de l'oeuvre littéraire» du nouveau chroniqueur de *La Presse* (vib);

deux essais sur la prostitution *La Prostitution, un métier comme les autres?* (vib), de Yolande Geadah, et *Travailleurs du sexe*, de Michel Dorais (vib). On aura droit à des *Paroles de femmes*, par Anne-Marie Ville-neuve, ouvrage inspiré des *Paroles d'hommes* de notre collègue Mathias Brunet (Québec Amérique). Et Gérard Bouchard se penchera sur la personnalité double et trouble du chanoine Lionel Groulx, dans *Contradictions et ambivalences* (Boréal), tandis que Rodrigue Tremblay (l'ancien ministre) s'en prendra à George Bush dans *Pourquoi Bush veut la guerre* (Les Intouchables).

Des biographies: de Pierre Gauvreau (*Le Jeune Homme en colère*, Lanctôt éditeur), de Pierre Karl Péladeau (*Péladeau, cet inconnu*, (Trait d'Union) et de Raymond Malenfant par Mark Cardwell (Trait d'Union).

Pour ne nommer que ces livres-là.

Sont-ce des livres taillés sur mesure pour la nouvelle saison? En quoi le début de l'année diffère-t-il de l'automne pour les éditeurs? C'est ce que nous avons demandé à quelques éditeurs d'ici.

Voir autre texte en F2

Évitez de vous faire rouler par l'économie.

www.lapresseaffaires.com, la nouvelle référence en information économique.

Bourse en direct, forums, portefeuille personnalisé et plusieurs outils indispensables.

La Presse AFFAIRES.com

## VERNE

Suite de la page F 1

L'oeuvre romanesque de Verne est centrée autour de thèmes géographiques et machinistes. Il prend plaisir à nous dépeindre le flegme de Philéas Fogg du *Tour du Monde* ou l'emportement d'un Michel Strogoff dans l'immensité de la steppe.

Le romancier met en scène des personnages qui feront un usage tantôt bienséant, tantôt malséant de leurs recherches et de leur savoir. C'est ce qui distingue fondamentalement par exemple le capitaine Nemo des *20 000 lieues* d'un Robur le conquérant, aspirant maître du monde. Entre les deux, toutefois, une constante : ce sont des solitaires qui ne partagent ni leurs secrets ni leurs travaux, ce qui nous vaut quelques jolis portraits d'utopies désenchantés ou de savants fous qui feront école dans la littérature, tant dans la science-fiction que dans le roman d'aventures à la sauce James Bond.

On pourra toujours critiquer le choix des romans fait par Claude Aziza qui dirige la collection Omnibus et signe les quatre préfaces. Pourquoi, avoir écarté *Les Enfants du capitaine Grant* et *L'Île mystérieuse*, par exemple, et retenu des titres qui ont connu peu de succès comme *Les Tribulations* ou *César Cascabel*. Tel est toujours le dilemme des choix.

On pourra en revanche donner à Aziza, outre le mérite de présenter de façon originale sa sélection, d'avoir composé un florilège intéressant des romans de l'auteur mort à Amiens en 1905. Son choix donne un aperçu panoramique de ce dont était capable Verne : scénariste brillant, humoriste grinçant, faiseur de rêves, peintre inquiétant, Français très chauvin, anarchiste conservateur.

Certes, on s'extasie toujours des descriptions anticipatrices des progrès à venir de la science. On découvre aussi que Verne était fasciné par le côté fantastique de l'esprit humain qui ne s'exprime pas toujours par une soif de sciences. Voilà pourquoi il propose une variation inédite du thème des morts-vivants dans *Le Château des Carpathes*.

Il s'est aussi penché sur le *Gordon Pym* d'Edgar Allan Poe au point de lui créer une suite, *Le Sphinx des glaces*.

L'humour de Verne perle souvent à la lecture des noms de ses personnages. On sourit quand le placide et ténébreux parieur du *Tour du monde* s'appelle Fogg quand on pense au sens de ce mot en anglais. Servadac, n'est-ce pas le boustrophédon de cadavres ? Ce n'est à coup sûr pas un hasard que ce nom, pardi !

Si vous ne faites pas partie des millions de lecteurs de Verne de par le monde, l'auteur français du XIX<sup>e</sup> siècle le plus lu après Alexandre Dumas et comme lui très adapté au cinéma, ces quatre volumes sont la formule optimale pour commencer. Pour les autres, c'est l'occasion ou bien de le relire, ou bien d'aborder des titres moins célèbres qui adoucissent les durs froids de janvier, même quand les héros se dépêtrent dans les glaces polaires...

## Les gros canons à venir

JOCELYNE LEPAGE

LE LIVRE N'ÉCHAPPE pas aux règles du commerce de détail. Pour lui aussi, la période des Fêtes est la plus profitable. Comme la plupart des éditeurs, André Vanasse, directeur des éditions XYZ, publie 60 % de sa production entre septembre et novembre, mois où il sort ses gros canons. « Il y a des cas où on publie un roman en février, par exemple, parce que l'attention des médias est plus favorable aux nouveaux auteurs. L'automne est plein de vedettes françaises... un jeune auteur risque d'être piétiné, c'est comme si on l'envoyait à l'abattoir. Parfois aussi, les manuscrits ne sont pas prêts à l'automne, alors, on les garde pour février. Mais si on attend le mois de mai pour publier, c'est risqué. Les émissions de radio achèvent, les médias se préparent pour l'été, on n'aime que les choses légères... »

« Vous savez, c'est une lutte féroce, poursuit-il. En 1961, on a publié, au Québec, 21 romans. En 2001, 469... » Le problème de surproduction n'est pas que québécois, selon lui, « on publie trop dans le monde ». Dans les années 1980, la production québécoise de livres était de 40 % inférieure à celle de la France, toutes proportions gardées, dit-il. Depuis 1997-1998, on est en surproduction, au même rythme que la France. « Il ne faut pas comparer notre production à celle des Français. Ils n'exportent ici que ce qu'ils ont de mieux. »

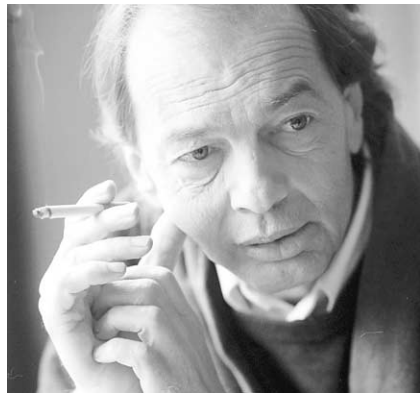
Autre particularité de XYZ : les essais pointus.

« Nos essais sont universitaires, explique-t-il. Ce sont des thèses d'universitaires d'ici ou d'Europe que l'on peut publier même en mai ou en juin, c'est un marché différent. Ça nous permet d'étaler notre production sur une plus longue période. »

## Romans populaires pour l'été

Pour Pierre Graveline, de Ville-Marie Littérature qui regroupe vlb éditeur (romans et essais), l'Hexagone (poésie) et Typo (format poche), il y a plusieurs facteurs qui déterminent le moment propice à la publication d'un livre. « Si l'on parle du roman, explique-t-il, il y a des temps forts dans l'année, dont le Salon du livre de Montréal (en novembre) et celui de Québec (en avril). Il faut que les livres de nos auteurs connus soient prêts pour les salons. Par contre, pour le roman populaire, ce n'est pas essentiel, et on en garde toujours un pour l'été. » Ce sera le cas du quatrième tome de la saga de Pauline Gill sur *La Cordonnère*.

« Pour les essais, de la mi-avril à la mi-août, c'est généralement une mauvaise période... à moins que l'actualité n'en impose. Par exemple, précise M. Graveline, s'il y avait une campagne électorale, ce serait le moment de publier des essais politiques. De la mi-octobre à la mi-novembre, c'est terrible pour les premiers romans. Les gros canons prennent toute la place et les médias se concentrent sur les vedettes. Les Français débarquent...



Dans son dernier ouvrage, qui paraîtra en avril chez Boréal, Gil Courtemanche veut que les Québécois fassent une Nouvelle révolution tranquille.



Le quatrième tome de la saga de Pauline Gill sur *La Cordonnère* sera fin prêt pour l'été. Aux éditions vlb.



Le *Journal d'une combattante* (Leméac), de Naomie Klein, devrait sortir au début de février.



Boréal fêtera le printemps prochain les 40 ans d'écriture de Gilles Archambault.

C'est à peu près impossible d'attirer l'attention de la critique sur un inconnu. On sortira donc un premier roman à la fin de l'été ou au tout début de l'automne, ou encore, en février et mars. »

Même son de cloche chez Leméac. Pour sa directrice, Lise Bergevin, « l'automne, du 1<sup>er</sup> août au 30 novembre, c'est le fonds littéraire, la colonne vertébrale de la maison que l'on publie. Du 15 janvier au 30 avril, ce sont des livres plus grand public, des textes pour le théâtre — on rend les textes des pièces disponibles pour les écoles — et d'autres ouvrages destinés au marché scolaire, surtout en format de poche. Les livres grand public ont des chances de s'installer pour l'été. »

Ce sera peut-être le cas de *L'Analytiste*, de David Homel, dont la publication a été reportée à cause de l'échéancier de la traduction. Les gens découvriront peut-être un romancier à qui l'humour ne fait pas défaut... « De toutes façons, Homel a un lectorat, poursuit Mme Bergevin. Il y a aussi *Le Journal d'une combattante* de Naomie Klein. »

Chez Leméac, c'est parfois jusqu'à 75 % de la production qui se fait en automne. Selon elle, il est risqué de publier le premier roman d'un inconnu en février. Les médias se préparent déjà pour l'été, ils veulent des gros canons. Le moment idéal selon elle, c'est au tout début de l'automne. « Je bénéficie d'une plus longue période pour la promotion », ajoute-t-elle.

## La menace française

Chez Septentrion, à Québec, surtout spécialisée en histoire et dirigée par Denis Vaugeois, on a rythmé l'année en deux moitiés. « On s'aligne sur le Salon de Montréal et sur Noël, mais on a autant

de publications pour l'autre saison. Pour moi, c'est essentiel de ne pas être dans la cohue. On n'a pas intérêt à s'agglutiner. On a beaucoup travaillé pour que le Salon de Québec se tienne au printemps plutôt qu'en automne. On fait aussi des livres pour le Salon de Paris, ou celui de Bruxelles. Grâce aux salons — il y a 10 salons régionaux au Québec — on peut mieux répartir notre production sur l'année. À Montréal, la production est tellement forte, nous, on est un peu perdus. »

L'ancien ministre péquiste se sent moins perdu à Paris où il ira cette année faire la promotion de *Les Migrants* de Cannicconi, un Corse vivant au Québec qui raconte une histoire inspirée de la sienne. Il poussera aussi *Empire et métissage*, d'un historien français « en avance sur les Américains pour ses connaissances sur la Grande Paix de Montréal. C'est un livre savant, dit-il, qui fait 900 pages, mais qui est accessible. Il sera traduit en anglais. » Chez lui aussi, on a des problèmes avec les nouveaux venus que l'on ne peut publier à l'automne.

« Le problème à la rentrée, c'est l'arrivée de la production française, dit-il, comme tous les autres éditeurs québécois interrogés. Ils ont des auteurs consacrés, des vedettes, et des moyens pour les vendre. Ce n'est pas notre surproduction qui fait problème. Au Salon de Montréal, les distributeurs français prennent un espace considérable... l'éditeur québécois se retrouve dans les coins. Au Québec, il se fait de la très bonne édition, ajoute le président de l'Association des éditeurs du Québec. « Dans le livre pratique, on est imbattable, dit-il en faisant référence à Fides qui se débrouille très bien en France. Les

livres jeunesse ont tellement bien fait qu'ils ont attiré une réaction protectionniste de la part des Français... »

Chez Québec Amérique, « on ne fait pas de différence entre les saisons, dit Normand de Bellefeuille. On a 20-25 titres en septembre, même chose en hiver. » Pour lui, l'automne est envahi par les Européens tandis qu'à partir de janvier, les médias sont plus ouverts aux Québécois. Et la sortie d'un livre pour le Salon de Québec est aussi importante que pour le Salon de Montréal.

« Mais certains titres sont mieux adaptés au mois de mars parce qu'ils ont des chances de devenir des lectures d'été : sagas historiques, romans policiers, d'amour et de voyage. Les essais conviennent mieux à l'automne. Mais si nos tirages d'automne avaient été supérieurs à ceux de l'hiver, c'est sûr que l'on changerait de tactique, dit-il. »

Chez Boréal, Jean Bernier reconnaît que la saison d'automne est un peu plus forte que celle de l'hiver, mais la maison d'édition essaie d'étaler sa production sur toute l'année. « On profite de l'hiver pour faire connaître de nouvelles oeuvres, mais on fait aussi avec les manuscrits que l'on a, dit-il. On essaie de les publier le plus vite possible. On planifie les sorties en tenant compte des médias. » Selon lui, s'il y a plus d'essais qui paraîtront cet hiver et ce printemps chez Boréal, c'est un hasard, même s'il est plus facile de faire parler des essais plus pointus à cette période de l'année. « C'est le 40<sup>e</sup> anniversaire de Boréal le 4 juin, cette année, alors on a trois romans en réserve pour le mois de mai. C'est aussi le 40<sup>e</sup> anniversaire d'écriture de Gilles Archambault, on fêtera ça aussi. »

## LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

## Sur la pointe des pieds

RÉGINALD MARTEL  
regimartel@videotron.ca

POUR NE RIEN bousculer, il vaut mieux entrer dans l'univers romanesque de Dominique Blondeau sur la pointe des pieds. Tout y est doux, feutré, de teintes pastel. C'est un monde de femmes, presque exclusivement. L'écrivain les présente dès le début, dans les formes. On rencontre Agnès, puis sa cadette Anne qui la recevra tout à l'heure à l'occasion de son cinquantième anniversaire. Une amie, Ulla Sylvia, sera de la fête. Le fils d'Anne aussi, Anthony, éternel adolescent. Avant le dîner, les trois femmes se préparent, choisissent toilette, bijoux ou parfum. Tout devrait bien se passer, même si le contentieux entre les deux soeurs n'a jamais été résolu. Il règne en effet entre Agnès et Julia « une tension insupportable » qu'elles ont appris à supporter, sinon à résoudre.

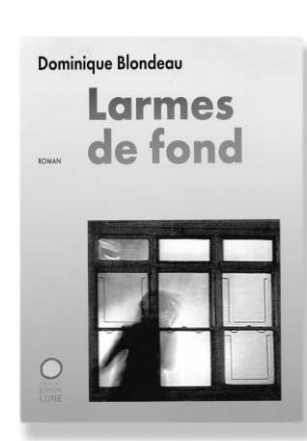
Tout, depuis l'enfance, sépare les deux soeurs. Leur père n'aimait pas Anne, n'en ayant que pour Agnès. Anne s'est réfugiée du côté de la mère, personnage aigri, déçu, hargneux presque. On comprend qu'Anne éprouve des « violences souterraines » : à 20 ans, pour rompre avec sa famille, elle s'enfuit à Paris où elle rencontre Kristen, un photographe de réputation internationale. Il lui fait un enfant et puis l'abandonne, tout en la comblant d'argent. Il verra souvent son fils, qui l'accompagnera partout dans le monde et admirera les innombrables conquêtes de cet être séduisant. De retour à Montréal, Anne est très mal reçue par sa famille, Agnès com-

prise. Elle gagnera sa vie comme employée d'une fleuriste et consacra la suite de ses jours à regretter et détester à la fois le père d'Anthony, qui n'a jamais voulu la revoir. Elle en a terminé avec les hommes.

Agnès aime les livres, la musique, l'harmonie en toutes choses. Elle vit très bien seule avec son chat. À 50 ans, il n'y a plus d'hommes dans sa vie. Elle a bien eu « deux ou trois histoires amoureuses invraisemblables », et quelques aventures et liaisons banales, mais cela est du passé. Ne reste dans son décor affectif qu'un poète de 25 ans, dont elle n'attend rien vraiment. Sans risquer de se tromper, on la croirait heureuse, en accord parfait avec elle-même. S'il n'y avait pas le conflit latent avec sa soeur Anne, qu'elle voudrait régler mais ne sait comment, elle vivrait des jours d'un bonheur simple, entre son appartement du plateau Mont-Royal et la librairie où elle travaille. Agnès a du talent pour le bonheur, qui est pour elle un projet sage. Peut-être s'illusionne-t-elle ? Allez savoir... Mme Blondeau observe ses personnages de loin, dirait-on, comme pour ne pas violer la conscience intime de chacune.

Tant de sobriété pourrait distiller un certain ennui, si l'auteur ne braisait à quelques occasions, pas nécessairement heureuses, les limites qu'elle s'est imposées. D'abord en philosopant, sur un mode déclaratoire un peu désuet. À la vue de l'eau d'une baignoire qui se vide : « La vie s'enfuit de même, mais avant d'en arriver là, il faut en subir la tragique épopée, la délirante comédie. » Ensuite en pratiquant une préciosité récurrente qui n'est pas sa meilleure manière : « Julia sort

de sa chambre et, dans le couloir qu'elle emprunte, un miroir inscrit son visage dans son cadre en cuivre. » L'écriture de Dominique Blondeau est à l'opposé même de ce qui fait mode : un langage bousculé, près de l'oralité, des scènes dramatiques intenses, des rebondissements inattendus ou un érotisme conquérant. Nous sommes ici plutôt dans la lenteur, les demi-teintes et une certaine langueur qui n'est pas sans sensualité.



Rien n'est plus féminin que cette écriture, en tout cas d'une certaine féminité. Et d'un certain féminisme militant, peu subtil et apparemment sans appel. Sauf Anthony, l'adolescent de 26 ans, les hommes sont tous instables, coureurs de jupons, lâches, irresponsables ou violents ; les femmes, sauf Agnès, toutes des victimes, mais une amie de celle-ci, Axia, a subi adoléscentement l'agression simultanée de trois garçons de son âge. Même Ulla Sylvia, la très belle et mystérieuse galeriste, adepte des théories nouvelles, grande dispensatrice d'harmonie, a dû se défendre jadis contre le mari de sa

mère, un sorte de monstre grossier, poilu et dégoûtant. Si on cherche quelque bémol à cette condamnation globale, on la trouvera peut-être dans les rapports heureux d'Agnès avec son père, qui ont contribué à faire d'elle un être équilibré, tandis que le rejet d'Anne par le même homme a rendu celle-ci insatisfait de tout. Le bonheur des filles viendrait-il des pères ?

Au dixième d'anniversaire en l'honneur d'Agnès, il ne se passe pas grand-chose. On boit, on mange, on bavarde, on danse. Quand une étincelle risque de rallumer les vieilles querelles d'Agnès et d'Anne, Ulla ou Anthony font diversion. Une provocation du jeune homme, qui rêve peut-être d'une réconciliation entre sa mère et son père, fait long feu. Il annonce que Kristen viendra fêter Noël en famille. Anne ne réagit pas, du moins extérieurement. Tout se passera plutôt dans le monologue intérieur des trois femmes, qui s'évadent chacune dans son passé pour essayer de comprendre d'où elles viennent, où elles en sont, où elles s'en vont. L'enfance a été décisive. Ces pages, qui constituent la meilleure partie de *Larmes de fond*, sont une habile et efficace tentative d'exploration de ce qui détermine le destin des êtres. Dans ce registre tout en nuances et délicatesses, Mme Blondeau atteint au meilleur de son art.

★★★

LARMES DE FOND  
Dominique Blondeau  
Éditions de la Pleine Lune,  
156 pages

| POP PSYCHO |

# Il suffit de demander



LILIANNE LACROIX

Deux mois avant de compléter sa maîtrise en physique et malgré les cris d'horreur de ses parents, un médecin et une institutrice catastrophés, Pierre Morency a décidé de tourner le dos à l'université pour rejoindre les rangs d'une des plus grandes sociétés de marketing au pays.

Quand ses parents ont vu qu'il y gagnait des salaires faramineux, ils se sont rassurés jusqu'à ce qu'encore une fois, cinq ans plus tard, leur fils décide que sa vie était ailleurs et abandonne la compagnie torontoise pour partir à son compte.

À 36 ans, amoureux de la même femme depuis 20 ans, père de trois jeunes enfants et d'une petite dernière sur le point de naître, Pierre Morency passe parfois pour un fou ou un illuminé, mais demeure avant tout un homme qui refuse d'avoir une vie ennuyeuse et qui court après ses passions pendant que, ce faisant, l'argent court après lui.

Dans *Demandez et vous recevrez*, un ouvrage surprenant et parfois déstabilisant, Pierre Morency partage avec nous ses expériences et nous livre les recettes qui ont fonctionné pour lui tout en nous prévenant qu'il nous reste maintenant à faire nos propres tests pour découvrir notre voie à nous.

Le but : vous devez trouver votre rôle dans la vie.

« Si tout va mal dans votre vie, si vos finances, votre couple, votre travail, votre santé et votre vie sociale ne sont pas à votre goût, ne travaillez pas sur les symptômes, propose l'auteur. Remontez à la vraie cause : vous n'êtes pas au bon endroit ! »

Comment les trouver, cet endroit et ce rôle qui nous conviennent si parfaitement ? « Découvrez ce que

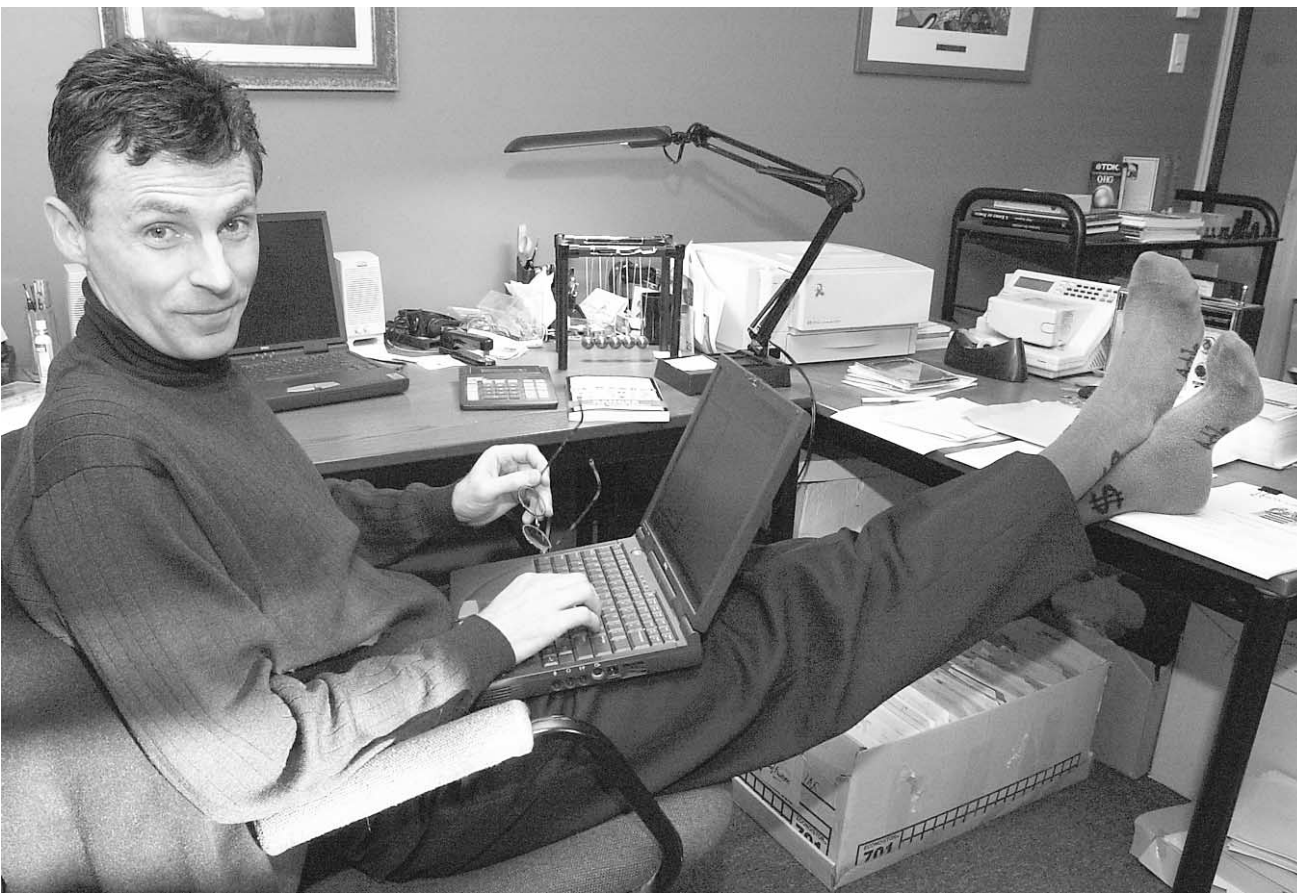


Photo RÉMI LEMÉE, La Presse ©

**Pierre Morency passe parfois pour un fou ou un illuminé, mais demeure avant tout un homme qui refuse d'avoir une vie ennuyeuse et qui court après ses passions pendant que, ce faisant, l'argent court après lui...**

vous feriez si vous aviez tout l'or du monde et faites-le, conseille l'auteur. Vous aurez tout l'or du monde. »

Pierre Morency, lui, a découvert son rôle : c'est de nous « botter le derrière », de nous brasser la cage, de nous pousser à faire, nous aussi, nos propres expériences sans nous contenter d'un statu quo qui ne nous satisfait nullement. Pierre Morency a d'abord été fasciné par la physique et est devenu physicien. Pas pour l'enseigner ni pour y travailler. Mais pour savoir, parce que ça l'intéressait tout simplement. Puis, le marketing l'a attiré et il s'y est jeté à corps perdu. Tout cela, il l'a fait avec passion, oui, mais en même temps il l'a fait comme on ferait un test scientifique, en notant ses observations, en constatant ce qui fonctionne et ce qui ne fonctionne pas. Maintenant, comme tout scientifique qui se respecte, il veut partager le résultat de ses recherches. Et comme le bon motivateur qu'il est devenu, il nous

encourage à entreprendre nous aussi nos propres expériences.

## « L'Entertrainer »

C'est sur le modèle de ses conférences en motivation qu'il a conçu son ouvrage. D'ailleurs, il ne parle pas de conférences pour décrire ses séances avec le public, mais « d'entertraining », à la limite entre le spectacle et la séance d'entraînement.

Dans *Demandez et vous recevrez*, il n'écrit pas, on l'entend presque discuter, répliquer, nous picosser ou nous faire rire. Il choque aussi, car le physicien a son petit côté iconoclaste. Quand il nous suggère de balancer tous nos REER pour les investir immédiatement dans ce qui nous passionne vraiment, on frémit un peu malgré son assurance que l'argent suivra ; quand il nous propose de nous réjouir d'être « dans la mardo », parce que c'est le moment parfait d'initier des changements, on se dit qu'il est complètement sauté, mais on ne

peut s'empêcher de se dire que, quelque part, il a peut-être raison. Il va même plus loin : si vous n'êtes pas au bon endroit, vous êtes comme un cancer pour le reste de la société et la vie se chargera de vous le faire comprendre.

Quand vous aurez trouvé votre chemin dans la vie, non seulement le succès personnel viendra, mais vous jouerez le rôle qui vous convient le mieux. Vous trouvez que votre situation n'est pas si pire mais vous n'êtes tout de même pas sûr d'être au bon endroit ?

L'auteur ne met guère de temps à vous répondre et n'y va pas par quatre chemins pour vous le faire comprendre : « Trouver son rôle dans la vie, c'est comme atteindre l'orgasme. Si vous vous demandez si vous l'avez atteint, ce n'est pas ça ! »

★★★★ 1/2

DEMANDEZ ET VOUS RECEVREZ  
Pierre Morency  
Éditions Transcontinental, 176 pages

| LITTÉRATURE DU VOISIN |

# L'homme au masque de chien



DAVID HOMEL

collaboration spéciale

C'était vers l'an de grâce 1975, au tout début de mon immigration au Canada. Je me trouvais à Toronto, une zone anglophone où personne ne comprenait mon anglais. J'étais sans le sou, j'étudiais la littérature. C'est tout dire : j'étais perdu dans tous les sens du terme.

Un soir, je suis allé voir une pièce au Théâtre Passe-Muraillé, drôle de nom dans le très anglophone Toronto. Une pièce ? Plutôt un monologue qui durait plus d'une heure. Le spectacle m'a étonné. Un homme, très grand, à l'accent du Sud des États-Unis à couper au couteau, qui portait un masque de chien qui cachait entièrement son visage, racontait la vraie histoire de William Shakespeare.

Tiens, tiens, me dis-je. Ce pays serait peut-être habitable après tout. L'homme derrière le chien, ai-je appris ce soir-là, s'appelait Leon Rooke.

La vraie histoire de William Shakespeare est un sujet qui obsède le monde des lettres anglo-saxonnes, surtout les professeurs en tous genres. Selon les experts homosexuels, le meilleur ami de Shakespeare — et son amant aussi, bien sûr — a écrit toutes les pièces de Shakespeare. Selon les experts féministes,

la femme de Shakespeare a écrit toutes ses pièces, mais elle n'a évidemment pas pu les signer, étant donné l'époque peu généreuse envers les femmes. William Shakespeare seul n'aurait pas pu produire une oeuvre si immense, trop immense et trop variée pour un seul homme. Dans la version de Leon Rooke, c'est son chien qui raconte sa vraie histoire. Qui connaît mieux le maître que son chien ?

Un chien qui se nommait Hooker. Un vieux nom anglo-saxon qui signifie à la fois traînée et petit voleur. Sur scène,

ce bon Hooker, ou plutôt son maître, Leon Rooke, dissimulé derrière ses gros yeux tristes de chien, racontait avec compassion et poésie les splendeurs et misères du plus grand écrivain de la langue anglaise.

Et il fallait un Américain de la Caroline du Nord, aussi perdu que moi dans ce pays nordique, pour le faire. Tout d'un coup, je me suis

senti moins seul, dans la mesure où j'ai compris que le Canada se peuplait de personnes déplacées comme Leon Rooke, et que peut-être, il y aurait de la place pour moi aussi.

Rooke a transformé sa pièce en livre, et il a mérité le prix du Gouverneur général en 1981. D'autres livres ont suivi. Dans *Fat Lady*, un homme aime tant son épouse très grosse qu'il l'enferme pour l'empêcher de manger, la protégeant d'elle-même. Dans *A Good Baby*, les citoyens d'un bled perdu dans le Sud se disputent la propriété d'un orphelin magique. Dans son recueil



Leon Rooke

*Painting the Dog* (encore des histoires canines !), la nouvelle « Who Do You Love ? » met en scène une mère qui balance son fils sur ses genoux, lui chantonnant « Qui aimes-tu ? » La vraie question, c'est « Qui aimes-tu le plus, Papa ou moi ? » Et parce que Papa est très loin, sur la route, à la recherche d'aventures, le petit garçon le préfère à sa mère toujours présente. « Who Do You Love ? » est aussi le titre d'une chanson de Bo Diddley, qui a appris aux Rolling Stones comment jouer de la guitare.

## L'enfance, un pays fabuleux

L'enfant abandonné, l'enfant orphelin, père ou mère manquant, laissant un vide à combler par des inventions extravagantes, c'est la clef de l'oeuvre de Leon Rooke. Dans *En chute libre*, le premier roman de Rooke à paraître en français, la tendance se maintient. Sauf que, cette fois, c'est la femme qui est partie, laissant à son mari et à sa fille le soin de se lancer à sa recherche.

L'enfance, chez Leon Rooke, est un pays assez fabuleux, mais jamais innocent. Tout s'y trouve, justement, sauf l'innocence. On ne cache rien à Juliette Daggie, cette fille de 11 ans qui partage la vedette de ce roman avec son père, un vaurien adorable qui s'appelle Raoul Dag-

gle. Ensemble, ils prennent la route à la recherche de Joyel Daggie, la femme fugueuse. Le résultat est un chassé-croisé sur fond américain, le genre de *road novel* perfectionné par les écrivains américains. En route, tout s'apprend. La fille apprend sur l'amour de son père pour le whisky. Et son amour pour sa mère aussi. Et sur toutes les fois où il l'a trahie, sa femme, avec d'autres femmes, et avec le whisky. La fille est gourmande. Elle veut savoir tout, que ce soit sur la vraie nature de la passion entre hommes et femmes, ou sur la destination secrète des chevreuils lorsqu'ils disparaissent dans les forêts profondes qui longent les routes. Quoiqu'un continent les sépare, la jeune Juliette Daggie nous rappelle la Zazie de Zazie dans le métro du Français Raymond Queneau. Deux petites filles qui n'ont pas la langue dans leur poche, qui en connaissent beaucoup sur le monde des adultes, même si elles ne peuvent pas tout mettre en mots, qui ont un oeil critique sur les moeurs de leurs parents, à commencer par ce mystère qui s'appelle le sexe.

Dans le roman d'aujourd'hui, la famille et ses secrets soulèvent beaucoup d'amertume — c'est à la mode. Pas chez Leon Rooke. Dans son univers, la famille est un carnaval, avec du beau et du laid et beaucoup d'illusions, et le tout est porté par une plume qui alterne entre le surréalisme et le lyrisme. Pour lancer ce livre en France, l'éditeur a sorti les gros canons, l'entourant de belles citations de Russell Banks et de Michael Ondaatje. Vous pouvez leur faire confiance : sous la plume de Leon Rooke, la famille dysfonctionnelle devient une fête foraine.

★★★★

EN CHUTE LIBRE  
Leon Rooke  
Traduction française de Richard Crevier,  
Phébus, 301 pages

# Le père, cet inconnu



CHANTAL GUY

collaboration spéciale

La maternité est une certitude et la paternité, une hypothèse, disait-on ne sait plus trop quel papa illustre, mais lucide ou frustré. C'est peut-être pourquoi notre géniteur donne malgré lui l'impression qu'il daigne nous choisir. Et qu'il demeure sa vie durant un grand mystère à élucider, cependant que nous tentons de nous sortir de l'étreinte étouffante de la mère, qui ne connaît pas le doute.

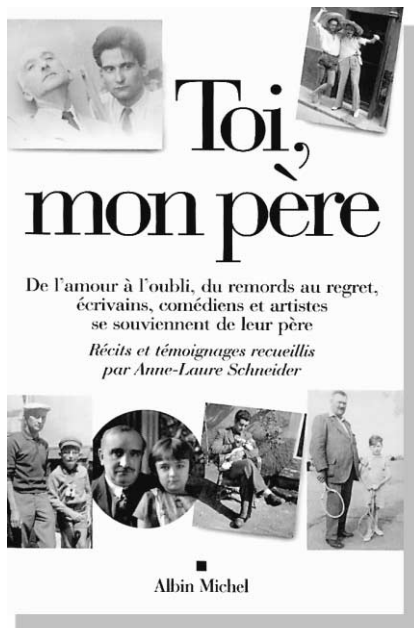
Anne-Laure Schneider a réuni, dans *Toi, mon père*, différents témoignages et souvenirs d'artistes, d'écrivains, de chanteurs et de comédiens sur leurs pères. Le résultat n'a rien de nunuche. Ce collectif est plutôt révélateur du sempiternel questionnement sur la figure paternelle. Car Schneider n'a pas voulu créer ici un hommage aux pères en sélectionnant les plus belles pages d'amour filial, mais simplement un livre sur la diversité des relations avec cet éternel inconnu, qu'il soit absent, omniprésent, omnipotent ou impotent.

Ainsi, Jean-Paul Sartre estime qu'il n'a pas de « Sur-Moi » n'ayant pas connu son père, « mort en bas âge ». Romain Gary n'a jamais rencontré le sien non plus, sauf par le témoignage écrit, un soir de gala, d'un employé des camps de la mort qui lui raconte, dans la bête intention de le soulager, que son père n'est pas mort dans les chambres à gaz mais juste avant, foudroyé par la peur. Révélation tardive qui foudroie le fils couvert d'honneurs. Pour Niki de Saint Phalle, « tous les hommes sont des violeurs » puisque son papa a commis avec elle l'irréparable. Anaïs Nin, qui a consciemment commis l'irréparable avec le sien, affirme avec superbe que « cet homme n'est que la moitié de moi-même », tandis que Bukowski, dans des pages très dures, se demande si ce père qui le bat régulièrement (et qu'il « étampara dans le mur » en retour) a quelque rapport avec ce qu'il est. Frédéric Dard — alias San Antonio — raconte avec tant d'affection et d'humour la mort de son père, qu'on ne sait plus si cette petite goutte dans l'oeil est causée par le rire ou l'émotion. Semblable plaisir avec Gainsbourg, qui conserve pour son père une haute estime, même s'il le trouve un peu coincé, malgré qu'il lui ait appris à diriger son « tutu » pour ne pas pisser sur les côtés...

Pas moins de 70 fistons et filles se souviennent, avec talent, dans *Toi, mon père* : Brassens, Brel, Depardieu, Duteil, Anne Goscinnny, Alexandre et Pascal Jardin, François et Jean Mauriac, Moustaki, Mozart, Nothomb, Pennac, Perce, Prévert, Renard, Roth, Sollers, Yourcenar, Zola... il y en a pour chaque lettre de l'alphabet, finalement. C'est dire à quel point le sujet ne manque pas de témoins, ni de substance. Entre haine et remords, amour et pardon, admiration et mépris, l'un des sentiments les plus récurrents de *Toi, mon père* est le regret. Qui était cet homme ? Qu'ai-je raté en ne m'approchant pas de lui ? M'a-t-il aimé ? L'ai-je aimé ? Et ce n'est pas sans émotion que nous lisons ces témoignages d'enfants devenus hommes et femmes, sans pour autant avoir cessé d'être orphelins, toujours trop tôt, peu importe leur âge.

★★★★ 1/2

TOI, MON PÈRE  
Récits et témoignages recueillis  
par Anne-Laure Schneider  
Albin Michel, 314 pages



LA VOILÀ ENFIN À MONTRÉAL !  
**DIANE DUFRESNE**  
en liberté conditionnelle

« ...Dufresne romantique, Dufresne déchirante, Dufresne rock ! »

• MARIE-CHRISTINE BLAIS, LA PRESSE

MONUMENT-NATIONAL  
1182 boul. St-Laurent, Mt  
Billerette • (514) 871-2224

9 et 10 Mai 2003

(514) 790-1245 1 800 361-4595

La Presse Québec (50 ans) (LE PRODUIT DE VOTRE ÉDUCATION) 50 ans

| RÉCIT |

# Inuits dans la tourmente

ROBERT LAPLANTE  
collaboration spéciale

Comme le Chinook, ce fameux vent chaud qui déferle sur les plaines gelées des prairies nord-américaines et qui bouleverse toutes les données météorologiques, Dorothée Banville-Cormier nous a présenté cet automne *Mémoire d'Inuksuk*, un recueil de quatre récits qui chamboulent complètement toutes nos idées sur la société inuit.

L'auteure, qui se considère avant tout comme une conteuse, propose des contes résolument actuels, des instantanés d'une société inuit en éclatement, tiraillée entre la modernité et la tradition. « J'étais infirmière dans le nord du Québec en 1975 et cette société était encore très traditionnelle. Il y avait beaucoup d'entraide et de solidarité, mais maintenant, c'est chacun pour soi. Toutefois leur pauvreté leur permet de garder encore certaines valeurs traditionnelles comme la famille élargie. » Ce qui ne serait pas le cas chez les Cris, beaucoup plus scolarisés et riches et qui, selon elle, adopteraient de plus en plus des comportements importés des sociétés occidentales. « On isole même les vieillards de la communauté, on les retrouve de plus en plus dans les maisons de retraite de leurs villages. Sans contact avec les jeunes, ils ne peuvent plus jouer le rôle essentiel de transmetteur de la tradition. »

Les jeunes souffrent aussi de cette société en mutation. Sous-scolarisés, sans travail, étouffant dans leur communauté, ils rêvent des mirages de l'El Dorado du Sud. « À cause de leur sous-scolarisation, le rêve du Sud leur est à peu près inaccessible; ils trouvent peu de compréhension auprès des adultes, l'avenir semble bouché et la drogue qui vient de la société des Blancs devient alors un moyen pour fuir une existence peu valori-

sante. La drogue du sud a fait de véritables ravages dans les villages septentrionaux. »

L'explosion de l'identité et des valeurs ancestrales est au cœur des formidables récits de Banville-Cormier. Une explosion qui souffle tout sur son passage, qui fait table rase des moindres parcelles identitaires. Et comme lorsque un blizzard les frappe, les Inuits tentent tant bien que mal de se protéger en espérant qu'ils survivront. « Quand j'étais infirmière à la Baie d'Hudson, toutes les maisons du village où je vivais étaient reliées par des cordes, c'était le moyen le plus efficace pour ne pas se perdre dans la tourmente. Si un habitant était pris dans la tempête, une expérience plutôt terrifiante, il n'avait qu'à agripper une corde qui le menait dans un endroit sûr. Présentement, les Inuits cherchent cette corde qui leur permettrait de rester en vie. »

C'est la quotidienneté de cette hésitation entre l'adaptation et la disparition que décrit l'auteure. Ce moment tragique où la valse s'arrête et où le dernier pas décidera de l'avenir des danseurs : le pas en avant ou celui en arrière... « Les Inuits sont au bout du quai, devant eux c'est la mer et derrière c'est la société des Blancs, les pro-

chaines années seront cruciales pour ce peuple du Nord. »

L'écrivaine de descendance huronne se défend bien de tracer un portrait pessimiste de ce peuple en mutation qu'elle adore. « Je suis une métisse, je n'appartiens à aucun peuple. Je peux donc porter un regard plus froid sur eux en montrant leurs forces et leurs faiblesses mais surtout leur désarroi face à ces transformations trop rapides », conclut l'auteur de ce bouleversant recueil.

Dorothée Banville-Cormier a publié *Mémoire d'Inuksuk* aux Éditions de la Pleine Lune.



Dorothée Banville-Cormier

| BEAUX LIVRES |

## Une nuit avec Marilyn

Elle a hanté les esprits et les nuits de générations de cinéastes et continue encore de le faire, des décennies après sa mort. Marilyn Monroe est une femme de rêve et on ne compte plus le nombre d'hommes qui auront eu pour fantasme de passer ne serait-ce qu'une nuit avec elle. C'est ce qui est arrivé en 1961 au — chanteur! photographe Douglas Kirkland, qui raconte son expérience dans *Une nuit avec Marilyn*, un beau grand livre où texte et photographies se déclinent en rose, blanc et noir. Toute sa vie, Douglas Kirkland a eu à détailler cette nuit magique où la star blonde, vêtue de son plus simple appareil, s'est vautrée langoureusement sous son regard dans

des draps de soie blanche. Elle l'a même invité à venir la rejoindre sous la couverture... On apprend que, bien que chaste, cette nuit fut tout de même inoubliable. Et les photographies de Marilyn sont là pour alimenter son souvenir impérissable. Mais Kirkland doit encore expliquer aujourd'hui par quel tour de force il a pu refuser l'invitation de Marilyn... Elle n'en est, probablement, que plus présente dans ses rêves.

Chantal Guy  
collaboration spéciale

★★★★

UNE NUIT AVEC MARILYN,  
Douglas Kirkland, Albin Michel

La SAINT-VALENTIN AVEC

# Roch Voisine

## À GAGNER

Un forfait pour deux personnes incluant :

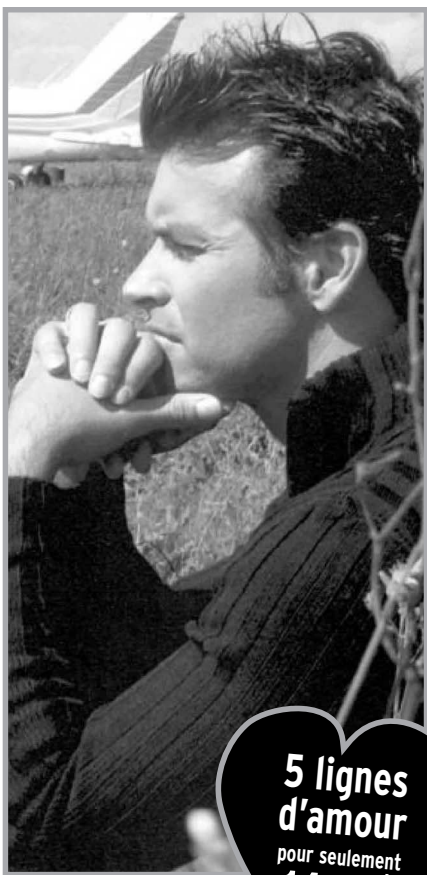
- Deux billets pour le souper-spectacle du 14 février
- Une nuitée à l'hôtel Intercontinental
- Petit déjeuner

Pour participer :

Publiez votre message d'amour le 14 février dans la rubrique Saint-Valentin des petites annonces de La Presse

Les petites annonces : 987-VENDU  
Interurbains sans frais : 1 866 987-VENDU

Télécopieur : (514) 848-6287  
petitesannonces@lapresse.ca



5 lignes d'amour pour seulement 14,40\$

(2,88 \$ chaque ligne supplémentaire, taxes en sus)

Le forfait romantique aura lieu le 14 février 2003. Tous les annonceurs qui auront publié un message d'amour dans les petites annonces de La Presse seront admissibles au concours. Le tirage aura lieu le 11 février à midi aux bureaux de La Presse. La personne gagnante devra répondre à une question d'habileté pour mériter son prix. Règlements du concours disponibles à La Presse. La valeur totale approximative des prix est de 350 \$. Les textes devront être reçus à La Presse avant 16 h le 10 février 2003.

Ça Presse

CASINO  
MONTRÉAL

3110348A

| ESSAI |

# À contre-courant

CLAUDE-V. MARSOLAIS

« À moins d'un débat public sérieux, nous risquons tôt ou tard d'aboutir là où veut nous conduire la Commission royale sur les peuples autochtones. Le Canada sera alors redéfini comme un État multinational comprenant un archipel de nations autochtones qui seront propriétaires d'un tiers du territoire canadien, exemptes d'impôts fédéraux et provinciaux, économiquement soutenues par des paiements de transfert provenant des contribuables, autorisées à ne plus se soumettre aux lois fédérales et provinciales et libres d'entretenir des relations diplomatiques de nation à nation avec ce qui restera du Canada », affirme Tom Flanagan, auteur de *Premières nations? Seconds regards*, publié chez Septentrion.

Qui est Tom Flanagan, qui ose remettre en question l'orthodoxie qui préside aux politiques publiques relatives aux populations autochtones du Canada ?

C'est un Américain, né au Michigan, qui est venu s'établir à la fin des années 1960 à Calgary où il se dénichait un poste à l'université. Sur le plan social, écrit en préface Guy Laforest, professeur au département de science politique de l'Université Laval, il est un conservateur, promoteur des valeurs que l'on associe au libéralisme classique, à savoir : gouvernement limité, libertés individuelles, égalité devant la loi. Pas étonnant qu'il se soit retrouvé dans les propositions véhiculées par le Reform Party de Preston Manning et plus récemment au sein de l'Alliance canadienne alors qu'il a agi comme organisateur de la campagne au leadership de Stephen Harper.

Ses propositions concernant les peuples autochtones devraient intéresser directement les Québécois étant donné la controverse provoquée par l'entente de principe conclue entre le gouvernement du Québec et les Inus sur la Côte-Nord.

L'auteur s'en prend aux huit propositions qui forment l'orthodoxie autochtone. Nous en retiendrons quatre qui sont contenues dans le rapport de la Commission royale sur les peuples autochtones.

Une forme de racisme

La première veut que les autochtones diffèrent des autres Canadiens, parce qu'ils ont été les premiers à occuper le territoire. En tant que « Premières nations », ils ont des droits particuliers, y compris le droit inhérent à l'autonomie gouvernementale.

Selon Flanagan, les peuples autochtones étaient presque toujours en mouvement et dans une grande partie du Canada, leur habitat actuel est postérieur à l'arrivée des colons européens. « Les Européens », écrit-il, constituent en l'espèce une nouvelle vague d'immigrants qui prirent le contrôle du territoire comme l'avaient fait les premiers autochtones. Distinguer entre les droits des premiers et des derniers immigrants constitue une forme de racisme. »

La deuxième proposition de la Commission royale stipule que les cultures autochtones étaient de même niveau que celle des colonisateurs européens. La distinction entre civilisé et non-civilisé est un instrument d'oppression raciste.

L'auteur répond que la civilisation européenne était en avance de plusieurs millénaires sur les cultures autochtones en Amérique du Nord. « À cause de cet abîme qui les sépare, la colonisation européenne de l'Amérique du Nord était inévitable et, si l'on accepte l'analyse philosophique de John Locke et d'Emer de Vattel, justifiable », écrit-il.

La troisième proposition de la Commission veut que les peuples autochtones étaient souverains, qu'ils le sont demeurés, mais qu'ils parlent maintenant du « droit inhérent à l'autonomie gouvernementale ».

La souveraineté est un attribut d'État

Rappelant que la souveraineté est un attribut du statut d'État, Flanagan soutient que les peuples autochtones n'avaient pas, avant d'avoir pris contact avec les Européens, atteint le même niveau d'organisation politique susceptible de les constituer en États.

De la quatrième proposition voulant que les peuples autochtones étaient, et sont, des

nations au sens culturel et politique du terme, faisant que ce statut coïncide avec leur souveraineté, l'auteur répond que le concept européen de nation ne rend pas compte de la nature des communautés tribales autochtones. « Sauf à vouloir transformer le Canada en version moderne de l'empire ottoman, il ne peut exister qu'une seule communauté politique suprême — une seule nation — au Canada. Les communautés subalternes, telles les provinces, les villes et les groupes ethniques ou religieux, ne peuvent être des nations. »

Se basant sur les travaux de l'historien Philip White, il soutient que cinq critères sont indispensables à la notion de nationalité, soit la civilisation, l'importance numérique, le territoire, la solidarité et la souveraineté.

Flanagan reconnaît que les peuples autochtones sont de nos jours civilisés, mais ce n'était pas le cas au XVIII<sup>e</sup> siècle, lors de la colonisation européenne alors qu'ils étaient à l'état sauvage ou primitif. De l'importance numérique, il note que les Nations Unies ont assoupli leurs règles en reconnaissant la nationalité à six pays de moins de 100 000 habitants. Mais au Canada où l'on dénombre 610 000 Indiens, ils sont 625 à revendiquer le statut de nation. « Même s'ils se regroupaient en 70 ou 80 nations autochtones comme le suggère la Commission royale, la plupart de ces petites nations ne seraient guère plus peuplées qu'une petite ville », donc infiniment plus petites que la plus petite nation onusienne.

De la notion du territoire, l'auteur rappelle que les revendications des autochtones visent à récupérer environ le tiers du territoire canadien (notamment le Nunavut, le Yukon et les Territoires du Nord-Ouest). Flanagan estime que deux problèmes empêchent de considérer ces vastes espaces comme territoire national. D'abord, l'essentiel est détenu en fiducie par l'État canadien et, deuxièmement, la base territoriale des autochtones est une sorte d'archipel constitué de milliers de portions de territoire séparées les unes des autres qui ne sont viables qu'avec le soutien financier du gouvernement fédéral.

Sur le plan de la solidarité, l'auteur reconnaît que le sentiment d'identité nationale existe au niveau local chez les Premières Nations, mais non au niveau pancanadien, où souvent les groupes se combattent entre eux. En ce qui concerne la souveraineté, il signale que les Canadiens sont disposés à déléguer d'importants pouvoirs aux communautés autochtones et à protéger leurs droits dans la constitution mais ils n'entendent pas souscrire à une théorie explicite de la souveraineté autochtone. Au mieux, ils accepteront la notion vague de droit inhérent à l'autonomie qui semble sauvegarder l'intégrité de l'État canadien.

Plus loin, Flanagan note que le nationalisme québécois satisfait aux cinq critères de White en termes de civilisation, de population, de territoire, de solidarité et de souveraineté. « Le nationalisme québécois peut potentiellement détruire le Canada de sorte que les Canadiens y ont réagi en refusant d'admettre la notion même d'une nation québécoise. » Il rappelle ironiquement que le Parlement s'est empressé, en 1983, de reconnaître les 600 Premières Nations alors que l'ex-premier ministre Trudeau s'était toujours refusé à reconnaître le concept des « deux nations ». Il en explique la raison ainsi : « deux nations constituent une menace, six cents ne sont qu'un désagrément ».

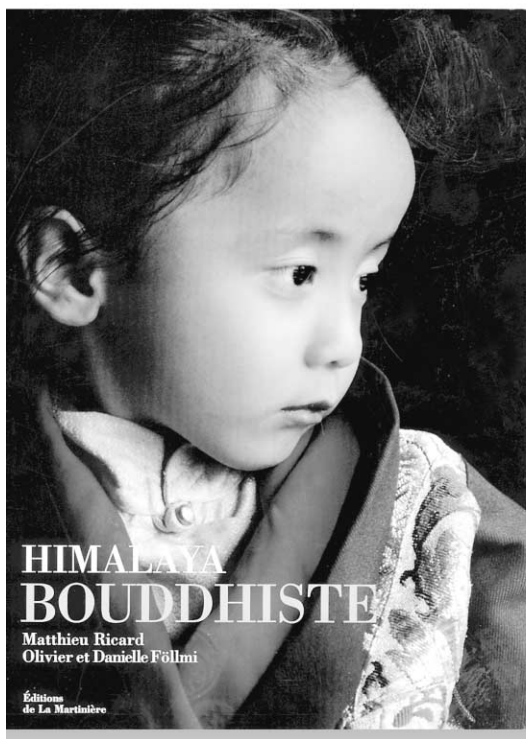
On retrouvera à la fin de l'ouvrage les commentaires de l'économiste Jean-Luc Migué, du juriste Ghislain Otis, du sociologue Jean-Jacques Simard et du philosophe Charles Taylor sur la thèse controversée de Flanagan.

★★★★

PREMIÈRES NATIONS? SECONDS REGARDS  
Tom Flanagan  
Septentrion, 306 pages

| BEAUX LIVRES |

## Himalaya bouddhiste



« Une photo vaut mille mots », dit-on, que dire alors de 1000 photos? C'est à un véritable voyage dans les hauteurs que nous convie : *Himalaya bouddhiste*. On ouvre l'album immense et lourd de plus de 400 pages, aux photos glacées, prises par des bouddhistes qui n'avaient pas d'autre intention que de nous faire aimer ce qu'eux-mêmes croisent quotidiennement sur leur route. Les enfants, les femmes, les vieillards de cet Himalaya troublant et lointain, où les moines tibétains trouvent refuge. Et maintiennent envers et contre tous, bien vivante, la conscience du monde sur l'héritage de ce Tibet fertile et fragile. Les textes sont un travail collectif, chacun des 21 auteurs de six nationalités différentes, apporte sa part de spiritualité et de témoignages. Une grande famille remplie de compassion qui contribue à alimenter notre monde intérieur.

Anne Richer

★★★★

HIMALAYA BOUDDHISTE,  
Matthieu Ricard,  
Olivier et Danielle Föllmi,  
Éditions de La Martinière,  
423 pages

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

# Rire haïtien

SUZANNE GIGUÈRE  
collaboration spéciale

**C**e pays qui m'habite est le troisième recueil d'une fresque sur l'itinéraire de la première génération de Haïtiens exilés à Montréal dans les années 1970. Il nous ramène dans le village inventé de Quina, le paradis perdu de l'enfance, puis à Port-aux-Morts, métaphore de la répression et de la violence sous la dictature duvaliériste, et enfin à Nédgé, qui sonne comme NDG, le quartier montréalais de Notre-Dame-de-Grâce. Ce parcours de l'enfance à l'âge d'homme, de l'émigration à l'impossible retour, du pays natal perdu au pays d'accueil, n'a pas réussi à étouffer le rire haïtien, comme en témoigne ce recueil de lodyans.

Georges Anglade a fait connaître aux Québécois la lodyans haïtienne dans ses précédents recueils<sup>1</sup>. La lodyans (l'audience) est un art oral centenaire lié au patrimoine culturel haïtien. Ce sont, en général, de courtes histoires souvent humoristiques, farcies de métaphores qui dissimulent une redoutable critique sociale ou politique. Si subversif qu'il soit, ce genre littéraire n'en demeure pas moins une véritable fête de l'imaginaire qui repose sur de joyeux délire, de délicieuses menteries et des situations cocasses. Dans le langage populaire, on dit «tirer une lodyans», avec des yeux rieurs, il va de soi.

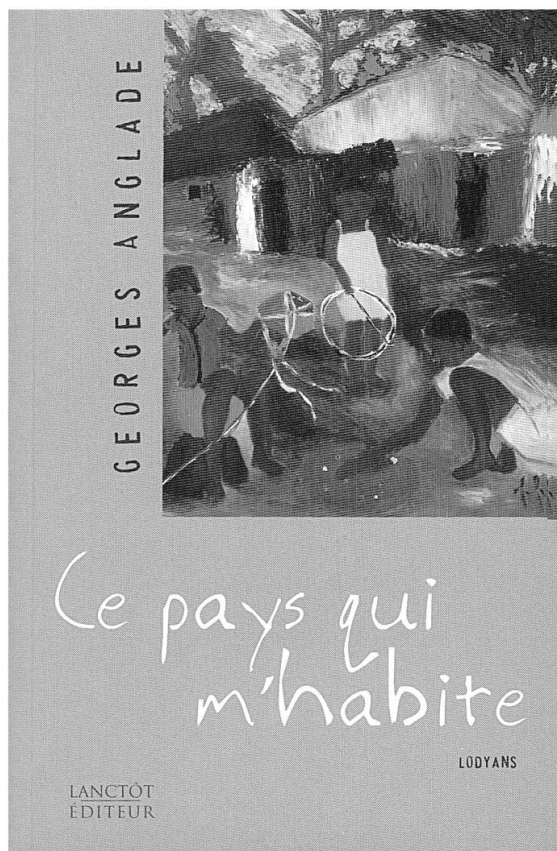
Les souvenirs d'enfance affluent sous le regard amusé de l'auteur. Il se rappelle la petite révolution créée par les filles qui, en cet été 1954, s'emparent des lieux publics masculins, la grande place, les plages et le marché pour faire «grimper et descendre de la tête aux pieds leur hoola hoop et le faire virevolter au bout de leurs mains». De ce tribun qui maniait les deux langues, créole et française, «en une succession de petites explosions aux couleurs des feux d'artifice», du juge de paix au «verbe acrobatique à la Cyrano». De ce match de soccer, où le but de la victoire a été marqué de manière spectaculaire grâce à la trajectoire incurvée du ballon.

**Port-aux-Morts**

Dans la seconde partie du recueil, l'auteur explore la mémoire douloureuse du peuple haïtien. Ses souffrances, plus suggérées qu'affirmées, en sont d'autant plus poignantes. Maniant l'ironie avec doigté, l'auteur qualifie de «petites défaites de ce temps» les années de plomb vécues sous la dictature des Duvalier, père et fils, dans un climat de peur et de terreur. Des années noires où la liberté d'expression et les libertés civiles sont confisquées. À cette époque, tous les livres suspects et subversifs à couverture rouge, associés au communisme, étaient saisis. L'auteur raconte comment son père, traumatisé par cet épisode, recouvre encore de papier d'emballage brun la couverture magenta de ses livres, 35 ans plus tard, en Haïti. En ces temps maudits où «il fallait se méfier de ses paroles jusque dans les rêves des autres», les rumeurs deviennent «l'arme des vaincus» et triomphent de l'adversité.

**Nédgé**

La dernière partie du recueil s'ouvre sur la reconfiguration de l'identité québécoise à l'heure du métissage culturel. À la garderie de Nédgé, qui constitue une petite société des nations, les enfants «exilés de toutes les dictatures» ont enfoui dans leurs valises vers Montréal des secrets douloureux qui rejaillissent en classe. Des jumeaux arabes évoquent leur ville en ruines et les «mitraillettes qui disent des gros mots à longueur de journée, caca-caca-caca-caca-caca». Ce



qui fait rire tout le monde. Dans l'éclat de ces rires d'enfants se lèvent «toutes les espérances» des lendemains qui chantent. De leur côté, les parents cherchent à dorloter les impuissances de l'exil. Un des grands héritages de la lodyans tropicale donne lieu à de longues soirées d'hiver passées autour des tables à manger à discourir des heures entières sur des thèmes rêvés. Le regard s'attendrit. Le titre du recueil trouve ici sa pleine résonance.

Puis le rire se fait plus discret. L'auteur s'autorise un bref commentaire sur sa «petite île ubuesque» marquée par l'écart abyssal entre les riches, «l'inamovible 2%» de l'élite, et les pauvres, où toute possibilité de démocratie et de développement est bloquée par la spirale du surendettement. Haïti n'en demeure pas moins un pays «d'espérances profondes, de traditions marronnes et de résistances insondables».

**Gourmand des mots**

George Anglade est un gourmand des mots. Ajoutez un style alerte, un ton railleur et un langage coloré. L'ensemble produit un effet réjouissant. *Ce pays qui m'habite* est un livre au comique riche en nuances, au rire mesuré et au pathétique latent qui rend compte du passage du pays perdu des parents migrants au pays nouveau des enfants. Georges Anglade gagne le pari de faire monter à travers ses lodyans la «succulence de la vie» de tous les Haïtiens de la diaspora qui sont devenus des Montréalais.

★★★★½

CE PAYS  
QUI M'HABITE (LODYANS)  
Georges Anglade  
Lanctôt Éditeur, 122 pages

(1) *Les Blancs de mémoire* (Boréal, 1999), *Leurs jupons dépassent* (Cidihca, 2000)

LITTÉRATURE FRANÇAISE

# Le narcississe amoureux

JACQUES FOLCH-RIBAS  
collaboration spéciale

**I**l y a une fois... un écrivain... Fichtre, ce n'est pas nouveau. Et pourtant, dès le début de ce roman qui me semble recommandable — surtout parce qu'il est drôle, et au demeurant parce qu'il parle de Montréal et du Québec avec une chaleur nouvelle et non affectée —, l'auteur nous met en garde, en se moquant très fort de ce personnage incroyablement et pourtant bien réel que l'on nomme un «écrivain».

Tenez, seulement pour vous donner bonne bouche : « Le petit esprit égocentrique et mégalo-maniaque du héros écrivain, de croire qu'il peut intéresser tout le monde avec des histoires et des situations qui ne regardent que les écrivains aussi médiocres que lui. »

Quelqu'un que j'aime bien (que cela reste entre nous) a dit qu'un écrivain est celui qui croit qu'il écrit.

Passons donc sur ce début pourtant désopilant, et revenons à notre personnage qui se nomme Christophe. « Bref, dit-il, j'étais un écrivain et ma femme frappa trop poliment à la porte de ma pièce de travail. » Trop poliment, déjà, pour dire la réticence entre Estelle et lui. Elle se nomme Estelle. Professeur au caractère difficile dans un collège difficile, mère de deux enfants, Marco et Ninon. « Elle, dit Christophe, qu'aucun de mes deux prix littéraires ni mon passage chez Pivot, qu'aucune des célébrités (certes mineures mais de qualité) dont j'avais le numéro de portable, ni aucun de mes honorables droits d'auteur, ne pouvaient abuser. »

Brave Christophe... Il se considère comme un lâche, il prétend aimer Estelle mais mal, après 14 ans de vie commune sans aucune infidélité. Il a voulu fuir Paris, s'installer près de Grenoble, excellente et belle ville, on ne fait pas plus province, « loin des sollicitations des jeunes attachées de presse dans les cocktails, des étudiantes énamourées présentes à mes dédicaces dans les librairies et des jolies anonymes croisées dans les squares et aux terrasses des cafés ».

Et puis voilà : aujourd'hui, on lui offre un travail à Paris, inventer une émission littéraire pour un producteur célèbre — et débile. Ouf ! Sans parler de ce voyage qu'il doit faire, à Montréal, où l'on est

en train de monter un spectacle inspiré d'un de ses livres. Le bonheur, on vous dit. Mais si vous lisez ce roman, intitulé *One Man Show*, vous verrez comment l'auteur, Nicolas Fargues, traite ce bonheur, et cette gloriole. C'est vache, très vache, désopilant comme toute vacherie lorsqu'elle touche là où cela fait mal, surtout racontée à la première personne, comme si le brave Christophe était le méchant Nicolas — ce que nous avons tendance à croire.

Tout à coup, c'est l'accident, celui des sentiments. Une certaine Sidonie, l'assistante du célèbre — et débile — producteur. Sans presque y prêter attention, ce cynique et ce narcissique se prend d'amitié amoureuse pour cette Sidonie.

« D'accord, on ne peut pas vivre ensemble parce que je me suis déjà engagé avec une famille entière, parce que nous sommes des gens raisonnables toi et moi, mais, dis-moi, n'est-il pas encore plus compliqué d'accepter une situation aussi tordue ? (...) Merde, est-ce qu'un homme n'a pas le droit de tomber amoureux d'une autre femme que la sienne, dans sa vie ? »

C'est toute la question. Les amours contrariées, il n'y a que cela de vrai en littérature. Le brave Christophe prend l'avion dans un état de désespoir. Et là, nous avons un portrait de Montréal (avec un quartier qui ressemble au Plateau) et de quelques Québécois, qu'il faudrait faire lire aux Parisiens, au moins, pour qu'ils appréhendent la douceur, la tendresse, et bien d'autres choses encore. De Montréal, on s'en va aux États-Unis : une Amérique contée avec tact, les petits coins et les petits Américains, jamais racontés de cette façon, me semble-t-il. New York aussi, très bien vu. Et à New York, surgit... Sidonie ! À laquelle le brave Christophe a donné rendez-vous.

L'auteur, nous dit-on, est parti à Madagascar, où il va vivre avec femme et enfants durant quatre ans. Son succès, et son talent, n'ont pas l'air de l'impressionner beaucoup. Il a raison, mais on espérera son prochain roman, tout de même.

★★★★½

ONE MAN SHOW  
Nicolas Fargues  
Editions P.O.L, Paris, 240 pages

HISTOIRE

# 4100 noms dans *Le Dictionnaire encyclopédique des patriotes*

CLAUDE-V. MARSOLAIS

**L**histoire des Patriotes de 1837-1838 semble un sujet inépuisable. Après les essais de Aégidius Fauteux, de L.O. David, de Jean-Paul Bernard ainsi que d'innombrables monographies, Alain Messier propose le *Dictionnaire encyclopédique et historique des patriotes 1837-1838*, qui vient de paraître chez Guérin.

L'ouvrage est divisé en deux parties, la première décrivant le contexte politique et social qui a conduit aux rébellions ainsi que les batailles et faits d'armes ayant eu lieu au cours de ces deux années. La deuxième énumère quelque 4100 noms, ainsi qu'une courte biographie, de patriotes qui ont été liés directement ou indirectement aux soulèvements.

C'est une tâche considérable d'avoir rassemblé autant de noms alors que les ouvrages réunis de Fauteux et Bernard n'en dénombrent que 2100.

L'auteur, un policier à la retraite, qui a utilisé ses temps libres sur les bancs de l'Université de Montréal, où il a obtenu un bac en histoire et consacré six ans à la recherche et la rédaction de l'ouvrage, a pris le parti de citer toutes les personnes qui se sont ralliées aux idées de Louis-Joseph Papineau, même celles qui n'ont pas pris une part active aux combats. On y trouve surtout des patronymes à consonance française, mais aussi des anglophones et des allophones, et même des femmes qui, sans s'illustrer au combat, ont néanmoins aidé, par exemple, à fabriquer des balles.

Il faut reconnaître à Alain Messier le mérite d'avoir décrit avec clarté les événements, notamment les agissements des Fils de la liberté, qui manifestaient à Montréal et qui ont eu des démêlés avec les Loyalistes regroupés au sein du Doric Club quelques mois avant le début des hostilités. Sans compter les batailles de Saint-Denis, de Saint-Charles, de Saint-Eustache et de Lacolle, qu'il a illustrées avec des cartes provenant des archives militaires.

Domage que l'éditeur n'ait pas cru nécessaire d'insérer une table des matières et une introduction afin de faciliter la compréhension des chapitres qui précèdent le dictionnaire des noms de patriotes. Cela dit, il s'agit d'un outil de référence essentiel pour tous les descendants

Alain Messier

## Dictionnaire encyclopédique et historique des patriotes 1837-1838

Pierre Dupuis  
Charles Marchand  
François Ranger  
Louis Charette  
Louis Prigent  
Joseph-Ovide Rousseau  
Etienne Régnier  
Eustache Lanthier  
Clovis Patenaude  
Joseph Senne  
Siméon Marchessault  
Louis-Joseph Papineau

Guérin

des Patriotes qui veulent connaître les motifs ayant conduit leurs ancêtres à se soulever contre la tyrannie.

★★★★

DICTIONNAIRE ENCYCLOPÉDIQUE ET HISTORIQUE DES PATRIOTES (1837-1838)  
Alain Messier  
Guérin, 500 pages

**Palmarès Renaud-Bray**  
Le baromètre du livre au Québec  
du 8 au 14 janvier 2003

1	Roman	JE NE SAIS PAS COMMENT ELLE FAIT	A. PEARSON	Pion
2	Santé	ET SI ÇA VENAIT DU VENTRE ?	P. PALLARDY	Robert Laffont
3	Psychologie	LES VILAINS PETITS CANARDS ▼	B. CYRULNIK	Odile Jacob
4	Spiritualité	LE POUVOIR DU MOMENT PRÉSENT	E. TOLLE	Ariane
5	Roman Qc	CATALINA ▼	G. GOUGEON	Libre Expression
6	Biographie	ARRÊTE-MOI SI TU PEUX	F. W. ABAGNALE	Stanké
7	Roman Qc	UN PEU DE FATIGUE	S. BOURGUIGNON	Qc Amérique
8	Actualité	APRÈS L'EMPIRE ▼	E. TODD	Gallimard
9	Psychologie	DE L'ESTIME DE SOI À L'ESTIME DU SOI	J. MONBOURQUETTE	Novalis
10	Biograph. Qc	ROBERT PICHÉ AUX COMMANDES DU DESTIN	P. CAYOUILLE	Libre Expression
11	Roman Qc	UN HOMME ET SON PÉCHÉ	C.-H. GRIGNON	Stanké
12	Psychologie	QUI A PIQUÉ MON FROMAGE ? ▼	J. SPENCER	Michel Lafon
13	Biograph. Qc	TESTAMENT D'UN TUEUR DES HELLS	P. MARTINEAU	les Intouchables
14	Essais Qc	LE LIVRE NOIR DU CANADA ANGLAIS, t. 2	N. LESTER	les Intouchables
15	Psychologie	MÈRES-FILLES. UNE RELATION À TROIS ▼	ELACHEFF/HENICH	Albin Michel
16	Spiritualité	METTRE EN PRATIQUE LE POUVOIR DU MOMENT...	E. TOLLE	Ariane
17	Roman	LE PIANISTE ▼	W. SZPILMAN	Robert Laffont
18	Roman	SANAQA	M. NAPPALUK	Stanké
19	Roman Qc	À L'HEURE DU LOUP ▼	P. MORENCY	Boréal
20	Cuisine	SUSHIS ET COMPAGNIE ▼	COLLECTIF	Marabout
21	Guide Qc	LE GUIDE DE LA MOTO 2003	B. GAHEL	Les Guides Mto.
22	Ésotérisme	HOROSCOPE 2003	A.-M. CHALFOUX	Publistar
23	Roman Qc	MEILLEURS CONTES FANTASTIQUES QUÉBÉCOIS	COLLECTIF	Fides
24	Roman	LA TACHE ▼	P. ROTH	Gallimard
25	Essais Qc	LE LIVRE NOIR DU CANADA ANGLAIS, t. 1	N. LESTER	les Intouchables
26	Essais	MIKE CONTRE-ATTAQUE ! ▼	M. MOORE	Boréal
27	Psychologie	CESSEZ D'ÊTRE GENTIL, SOYEZ VRAI ! ▼	T. D'ANSEMBOURG	L'Homme
28	Polar	MYSTIC RIVER ▼	D. LEHANE	Rivages
29	Sport	GUIDE DES MOUVEMENTS DE MUSCULATION ▼	E. DELAVIER	Vigot
30	Polar	VOYAGE FATAL	K. REICHS	Robert Laffont
31	Roman	LA CROIX DE FEU, t. 5 - 2 <sup>e</sup> partie	D. GABALDON	Libre Expression
32	Ésotérisme	LE RÊVE ET SES SYMBOLES ▼	M. COUPAL	de Mortagne
33	Jeunesse Qc	CHANSONS ET RONDES POUR S'AMUSER (Livres & DC) ▼	H. MAJOR	Fides
34	Actualité	L'ÉTAT DU MONDE 2003	COLLECTIF	Boréal
35	Jeunesse	QUATRE FILLES ET UN JEAN ▼	A. BRASHARES	Gallimard
36	Ésotérisme	ASTROLOGIE 2003	A. D'AMOUR	L'Homme
37	Nutrition	QUATRE GROUPES SANGUINS, QUATRE RÉGIMES	P. J. D'ADAMO	du Roseau
38	Essais	LES NOUVEAUX MAÎTRES DU MONDE ▼	J. ZIEGLER	Fayard
39	Essais Qc	LE LIVRE NOIR DES ÉTATS-UNIS	P. SCOWEN	les Intouchables
40	Essais Qc	PAROLES D'HOMMES	M. BRUNET	Qc Amérique
41	Santé	CE QUE LES MAUX DE CENTRE DISENT DE NOTRE PASSE	G. DEVROEDE	Payot
42	Cuisine	SUSHIS FACILES ▼	COLLECTIF	Marabout
43	Cuisine	RECETTES ET MENUS SANTÉ, t. 2	M. MONTIGNAC	Publistar
44	B.D.	KID PADDLE, t. 8 - Paddle... my name is Kid Paddle	MIDAM	Dupuis
45	Biographie	KARLA - Le pacte avec le diable	S. WILLIAMS	Trait d'Union

▼ : Coup de Cœur RB : Nouvelle entrée  
N.B. : Les guides pratiques sont exclus du palmarès huit semaines après parution.

**Plus de 1000 Coups de Cœur, pour mieux choisir.**

**24 succursales au Québec**

Pour commander : ☎ (514) 342-2815  
[www.renaud-bray.com](http://www.renaud-bray.com)

# SCIENCES

## Il y a un peu du Canada à bord de *Columbia*

Le pays fournit deux expériences à cette mission scientifique à laquelle participe un premier citoyen israélien

OLIVIER-LOUIS ROBERT  
collaboration spéciale

Deux expériences en sciences de la vie, commanditées par le programme des sciences spatiales de l'Agence spatiale canadienne (ASC), sont présentement en orbite dans le cadre de la mission STS-107 qui se déroule à bord de la navette *Columbia*. L'expérience OSTEO-2 (pour Osteoporosis Experiments in Orbit-2) étudie les mécanismes de la décalcification causée par l'ostéoporose, en plus d'évaluer un nouveau traitement pour cette maladie, qui touche 1,4 million de Canadiens. L'expérience portant sur la croissance de cristaux de protéines dans l'espace, à laquelle collaborent l'Université de Montréal, l'Université Laval, l'Université de Toronto, l'Université de la Saskatchewan ainsi que l'Institut de recherche en biotechnologie, trouvera à terme des applications dans la lutte contre le cancer et le diabète, ainsi que contre les bactéries antirésistantes.

Lors de son vol historique, en octobre 1998, le sénateur John Glenn s'était désigné lui-même pour s'occuper de la première version d'OSTEO, vu son intérêt personnel pour toutes les expériences contribuant à mieux comprendre le processus de vieillissement sur Terre. « J'ai toujours été frappé par la similarité entre ce qui arrive aux astronautes dans l'espace et ce qui affecte les personnes âgées ici sur Terre », avait-il déclaré à *La Presse* peu de temps avant sa participation à la mission STS-95. « Dans les deux cas, (...) les tendances à l'ostéoporose sont plus élevées. » Lors de séjours de longue durée dans l'espace, les astronautes peuvent perdre jusqu'à 2 % de leur masse osseuse chaque mois. Le mécanisme moléculaire responsable de cette déperdition osseuse est encore mal connu et aucune contremesure efficace n'existe à ce jour.

À la suite du retour au sol d'OSTEO-1, on a constaté une décroissance nette de la minéralisation osseuse des cellules cultivées dans l'espace. OSTEO-2, qui se déroule dans un caisson-laboratoire mis au point par la firme Millennium Biologix, de Kingston, en Ontario, devrait donc améliorer la compréhension de ce phénomène. En fait, l'expérience regroupe trois projets de recherche.

Une équipe de l'hôpital St. Michael's de Toronto étudie l'utilisation des hormones dans le but d'accroître la formation osseuse en microgravité. Une équipe de la University Health Network, de Toronto, étudie la manière dont les troubles du sommeil et des fonctions immunitaires peuvent avoir une incidence sur le métabolisme osseux. Dennis Sindrey, de Millennium Biologix, étudie quant à lui, de concert avec le Dr Bradford Brinton, de NPS Pharmaceuticals, les effets, à l'échelle moléculaire, de l'ajout d'une hormone qui pourrait accroître efficacement la densité osseuse. Cela permettrait, par exemple, de prévenir les fractures chez les femmes ménopausées.

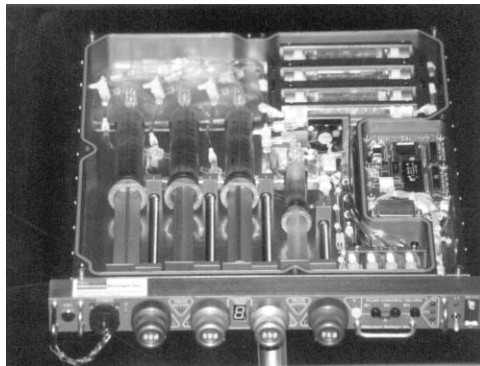
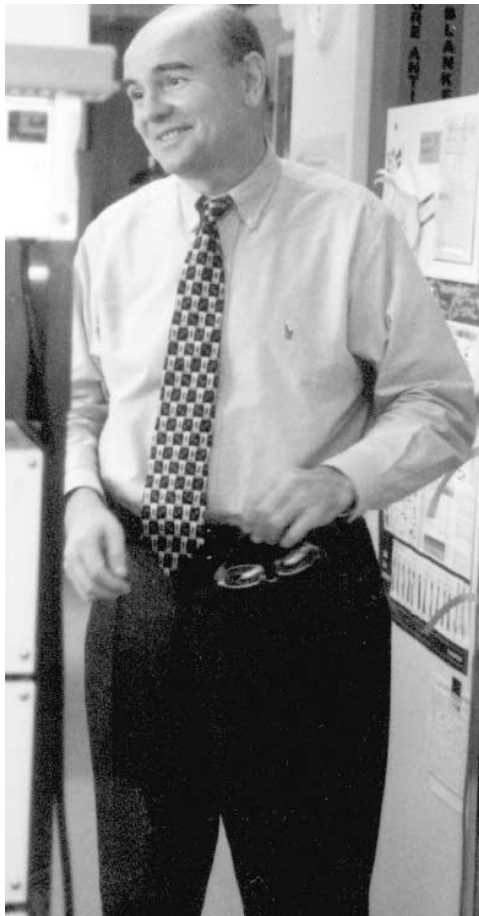
### L'Europe à bord

Fait à noter, une autre expérience sur l'ostéoporose se trouve à bord de la navette *Columbia*. Il s'agit de l'expérience ERISTO (European Research in Space and Terrestrial Osteoporosis). Grâce à une entente entre l'agence canadienne et l'ESA (Agence spatiale européenne), ERISTO se déroule sur l'installation de culture cellulaire utilisée lors d'OSTEO-1.

Pour réaliser son expérience sur la croissance de cristaux de 10 protéines, l'Agence spatiale canadienne a réservé 144 puits de cristallisation sur les 1008 que contient l'installation commerciale CMPCG (Commercial Macromolecular Protein Crystal Growth). Afin de maximiser sa participation à la mission de *Columbia*, l'ASC a établi une coopération scientifique avec l'agence spatiale japonaise NASDA (qui a aussi réservé 144 puits) pour échanger les résultats scientifiques.

« La raison pour laquelle on fait croire des cristaux dans l'espace, c'est avant tout parce qu'il est difficile sur Terre d'obtenir des cristaux de protéines bien formés, à cause d'effets associés à la pesanteur comme la sédimentation et la convection », explique Jurgen Sygusch, biologiste spécialisé en structures chimiques à l'Université de Montréal. « Nous étudions les protéines cristallisées pour comprendre l'interaction des molécules entre elles. » Une compréhension précise de la structure moléculaire d'une protéine aide à mettre au point des médicaments plus efficaces et comportant moins d'effets secondaires. « Plus un cristal de protéine est pur, plus, par la suite, on a de connaissance de sa structure moléculaire et surtout, de son site actif. Après ça, c'est la grande aventure de l'analyse et de la conception du médicament qui commence. »

Les sept astronautes de *Columbia*, en orbite depuis jeudi, travaillent à réaliser les quelque 80 expériences de la mission



Photothèque La Presse, la NASA et OLIVIER-LOUIS ROBERT, collaboration spéciale

Le Dr Jurgen Sygusch (en haut à gauche), biologiste spécialisé en structures chimiques à l'Université de Montréal, s'intéresse aux protéines cristallisées pour comprendre l'interaction des molécules entre elles. L'expérience de *Columbia* lui permettra de réunir de précieuses données à cet effet. Ce dispositif de culture cellulaire d'ostéoporose (en haut à droite), de conception canadienne, a été utilisé lors de la mission de John Glenn, en 1998. Il l'est de nouveau au cours de la présente mission *Columbia*. Quant à Ilan Ramon, au centre à droite), il est le premier premier citoyen israélien à voler dans l'espace. En bas, la navette *Columbia*, alors qu'elle se trouvait encore sur sa rampe de lancement.

STS-107 en sciences spatiales, en sciences de la terre, en développement de technologies avancées ainsi qu'en sciences de la vie. Une mission scientifique qui complète les recherches menées à bord de la Station spatiale internationale. Afin de permettre des opérations 24 heures sur 24 pendant cette mission d'une durée de 16 jours, ils sont divisés en deux équipes. Le Red Team est composé du commandant Rick Husband (il avait été le pilote de la mission STS-96 à laquelle avait participé Julie Payette en mai 1999), des spécialistes de mission Kalpana Chawla et Laurel Clark, ainsi que du spécialiste de charge utile Ilan Ramon, le premier citoyen israélien dans l'espace. Le Blue Team réunit le pilote William McCool ainsi que les astronautes David Brown et Michael Anderson.

Provenant des États-Unis, de l'Europe, de la Chine, du Canada, du Japon, d'Is-

raël et d'Australie, ces expériences sont logées pour la plupart dans le module double Spacehab, installé dans la soute de *Columbia*, ainsi que dans le compartiment intermédiaire de la navette. Ilan Ramon, un colonel de l'armée de l'air israélienne né le 20 juin 1954 à Tel Aviv, est notamment responsable de l'expérience israélienne MEIDEX (Mediterranean Israeli Dust Experiment), une caméra multispectrale qui étudie la distribution et les propriétés physiques de la poussière de désert au-dessus de l'Afrique du Nord et de la Méditerranée. La caméra MEIDEX est montée, avec les six autres équipements formant les expériences Freestar, sur une palette située à l'arrière de la soute de *Columbia*.

Fait à noter, la présente mission de *Columbia* est la première à être soutenue par le Centre d'appuis PCG de l'Agence spatiale canadienne, à Saint-Hubert.

## EN BREF

### Un mort pour un mort

SI LE TAUX de suicide est élevé dans un pays, le taux de meurtre est bas. Et vice-versa. C'est l'une de ces bizarreries statistiques qui ressortent du dernier rapport de l'Organisation mondiale de la santé sur la violence et la santé. Consacré aux meurtres rituels, viols, violence urbaine et guerre, il révèle par exemple que l'Afrique et les Amériques présentent une moyenne de 20 meurtres par 100 000 habitants, contre six ou sept suicides par 100 000 habitants. À l'inverse, en Europe et dans la région du Pacifique, on compte une vingtaine de suicides par 100 000 habitants, contre moins de 10 meurtres. Seul le Moyen-Orient s'en tire avec des proportions égales: six ou sept meurtres et cinq ou six suicides par 100 000 habitants.

### La juge et le cellulaire

UNE JUGE du Maryland a rejeté cet automne les prétentions d'un homme selon qui le téléphone cellulaire était à l'origine de son cancer du cerveau. Christopher Newman réclamait 800 millions à la compagnie Motorola. Et il était arrivé devant la cour avec un dossier scientifique d'autant plus solide qu'il était lui-même neurologue. Sauf que, tout solide qu'il soit, son dossier était rempli de trous, a conclu la juge de la Cour de district Catherine Blake: dans le monde, en dépit de 10 années de peur et d'angoisse, et contrairement à la croyance populaire, jamais une étude scientifique n'a pu démontrer qu'il y avait un lien entre téléphones cellulaires et cancer du cerveau. Plusieurs de ces recherches ont émis des soupçons à partir de petits groupes de gens, trop petits pour être significatifs.



Le téléphone cellulaire, objet de controverse...

### Le plus petit mâle du monde

CHEZ UNE ESPÈCE rare de pieuvre des mers du Sud appelée *Tremoctopus gelatus*, la vie sexuelle du mâle n'est pas de tout repos: celui-ci fait à peu près la taille d'une grosse noix, soit à peu près la grandeur... de l'oeil de la femelle. Madame pieuvre, chez cette espèce très particulière, est en effet 40 000 fois plus grande que son compagnon. Ou plutôt ses compagnons, puisque cette espèce ne vit pas en couple. Compte tenu de sa taille minuscule et du fait que la femelle, toujours en mouvement, ne touche jamais le fond marin, le mâle passe l'essentiel de sa vie à chercher la femelle. En fait, toutes ses ressources sont consacrées au sexe, écrit sans rire Mark Norman, zoologiste marin au Musée Victoria de Melbourne, en Australie.

### Giboulées de Mars

SI LE SOLEIL fut jadis 7% plus massif qu'aujourd'hui, et 5% plus brillant, cela suffirait à expliquer qu'il y ait eu de l'eau sur Mars. C'est le scénario concocté par deux astronomes pour résoudre ce vieux casse-tête: pourquoi y aurait-il eu de l'eau sur Mars, à l'aube de son histoire, il y a près de quatre milliards d'années, alors qu'il n'y en a plus maintenant? Arnold Boothroyd, de l'Université de Toronto, et Juliana Sackmann, de l'Institut de technologie de Californie, se sont donc rivos à leurs calculatrices et ont essayé d'imaginer les paramètres qui résoudraient ce mystère. Un Soleil plus massif n'est pas impossible puisqu'on sait que les étoiles peuvent parfois perdre une partie de leur masse, au fur et à mesure de leur évolution.

### Grenouilles à gogo

TANDIS QUE la population de grenouilles décline dans le monde sans qu'on sache trop pourquoi, une équipe d'herpétologues vient d'en découvrir 100 nouvelles espèces, toutes dans une petite région (750 kilomètres carrés) d'une petite forêt humide du petit État du Sri Lanka. Il semble que le caractère relativement isolé de cette région ait permis à ces grenouilles de se développer de multiples façons, sans être embêtées par des prédateurs. Cela n'atténue toutefois en rien la baisse démographique des grenouilles, là comme ailleurs: cette découverte signifie simplement que le nombre d'espèces de grenouilles menacées de disparition vient d'augmenter.

### Sauvé par une patate

UNE POUDRE provenant de l'amidon des pommes de terre favoriserait la coagulation du sang et pourrait ainsi sauver des vies, selon un chercheur de la clinique Mayo, au Minnesota. Cette poudre, au contact du sang, formerait immédiatement un caillot, a expliqué Mark Ereth lors du dernier congrès de la Société américaine des anesthésistes. Selon lui, contrairement aux agents coagulants actuels, à base de protéines, cette poudre d'amidon n'aurait pas besoin d'être réfrigérée avant d'être utilisée. Et sa structure chimique ferait en sorte qu'elle se décompose dans notre corps en moins de 30 minutes, ce qui réduit les risques de réaction du système immunitaire.

### Hyperactif obèse

SI VOUS êtes obèse, il est possible que vous souffriez d'un problème d'hyperactivité. Ce qui expliquerait pourquoi tant d'adultes obèses ont de la difficulté à suivre un régime ou un programme d'exercices. Selon Jules Altfas, psychiatre au Centre médical du comportement, à Portland, 27 % des 215 personnes obèses observées souffraient en effet de ce que les experts appellent le syndrome du déficit d'attention (*Attention Deficit Disorder*), une forme d'hyperactivité.

### Tête rouge, coeur chaud

LES ROUQUINES souffrent-elles plus que les blondes et les brunes? C'est en tout cas ce que prétend le chercheur américain Edwin Liem, qui affirme qu'il leur faut un cinquième d'anesthésique de plus qu'aux autres pour ne plus sentir de douleur. Il faudrait y avoir une explication logique: les cellules de la peau et des cheveux ont des récepteurs dont le rôle est d'ajuster la pigmentation. Ces cellules, chez les roux, produisent davantage d'une hormone qui active ces récepteurs — mais qui active également un récepteur du cerveau qui augmente la sensibilité à la douleur.

—Agence Science-Press

# LE ROMAN DE SARA

- 114 -

Je suis très gênée tout à coup. Très-très-très gênée.

Je lance:  
- Bon, moi, je vais avoir grand besoin de me rafraîchir le gosier!  
- Bonne idée! me dit-il.  
- Je me change et je te rejoins au bar!  
- À tout à l'heure, fait-il avant de quitter la loge.  
- *Very nice boy*, me dit Amy qui a fini de se démaquiller.

Clara et Gyna dite Carmencyta, les deux autres danseuses, ne manquent pas de renchérir en sifflant allègrement et en choeur les premières notes d'une marche nuptiale archi-connue.

Je leur tire la langue puis je m'assois face au miroir illuminé. En m'emparant du pot de démaquillant, je sens les picotements qui recommencent à s'agiter au bout de mes doigts.

Je fais bouger mes mains pour activer ma circulation sanguine.

La pensée qui me traverse l'esprit me secoue.

En me déshabillant, je me surprends à dire:

- Zifirine, tu y comprends quelque chose, toi?

## CHAPITRE 129

Il m'attend à une table, au fond de la salle.

En traversant la pièce, je sens la nervosité m'envahir.

Il me voit.

Je m'assois en face de lui.

Il me demande:  
- Et le Yukon?

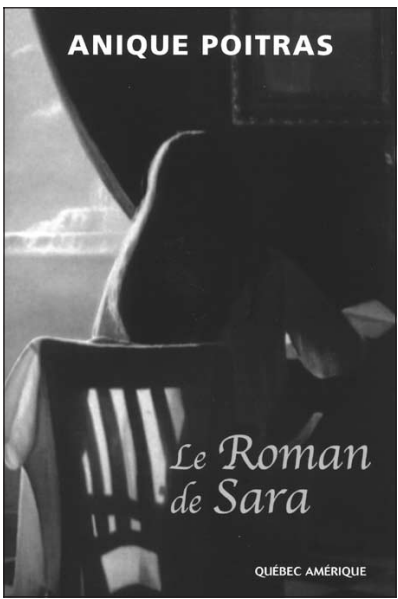
Je lui parle de l'immensité, de la lumière rose, des nuits claires, de mon ami Sylvain, de sa pièce, de sa copine Sylvie.

Je ne dis rien à propos de ma rencontre avec Sabrina Rasa.

Je lui demande:  
- Et toi?

- J'ai travaillé très fort. J'étais sûr pour des vacances.

Il s'appretait à partir pour l'Europe. Ma lettre lui a fait changer sa destination. Avec plaisir.



- L'Europe, ce sera pour une autre fois, ajoute-t-il.

Il n'en dit pas davantage.

Un ange passe.

Puis un deuxième.

Une armée angélique envahit l'espace. Je ne peux pas la combattre.

- Et ce texte que tu veux me faire lire? demande-t-il.

- Demain? dis-je.

- J'ai hâte. J'avais tellement hâte que j'ai troqué Paris pour Dawson City!

Le pire, c'est que c'est vrai, et je n'en reviens tout simplement pas.

## CHAPITRE 130

Mon cahier sous le bras, je mords ma lèvre inférieure.

- Es-tu prête? demande Emmanuel, qui vient de s'asseoir au bord du Klondike.

Je lui fais signe que oui et je lui tends *La Lumière blanche*.

Il entame la première page. Je reste debout, me place derrière lui de façon à pouvoir lire par-dessus sa tête.

Je suis rongée par le trac, autant qu'avant d'entrer en scène. Pur calvaire.

Emmanuel tourne la première page.

La bougeotte me démange. Je me mets à mordiller l'intérieur de ma joue.

Il faut que je déguerpisse d'ici au plus sacrant; sinon, je risque de m'adonner à l'autocannibalisme.

- Je vais me promener, dis-je à Emmanuel.

Il n'a même pas levé les yeux.

\*

Je ne vais pas loin. En réalité, je rôde, anxieuse, aux alentours de mon lecteur complètement absorbé. Je lui jette un coup d'oeil, puis m'éloigne de nouveau, pour revenir aussitôt et repartir aussi vite.

C'est intenable.

## CHAPITRE 131

Le cahier déposé sur ses genoux, Emmanuel ne parle pas.

Il me regarde.

J'attends. Je ne sais pas quoi au juste, mais j'attends.

- Tu ne t'assois pas? me demande-t-il enfin.

- Non.

J'aurais envie de me remettre à errer dans les environs. Je me retiens.

Les accusés en attente de leur jugement doivent ressentir une peur semblable.

- Si je te dis que j'ai vibré de la première à la dernière page, tu vas penser que je veux te faire plaisir. Alors je ne le dirai pas.

Je regarde Emmanuel. À demi incrédule, à moitié soulagée, je me laisse tomber dans l'herbe. Au ralenti.

## À SUIVRE



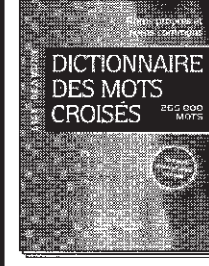
© 2000 Éditions Québec Amérique Inc.

ROM19JR

# DICTIONNAIRE DES MOTS CROISÉS

Lise Beaudry

768 pages  
18 cm x 24 cm

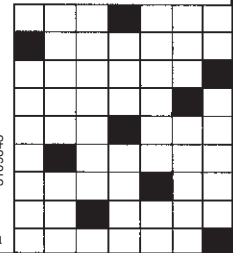


LES ÉDITIONS Québec

7, chemin Bates, Outremont (Québec) H2V 4V7  
Tél.: (514) 270-1746 - www.quebecoreditions.com

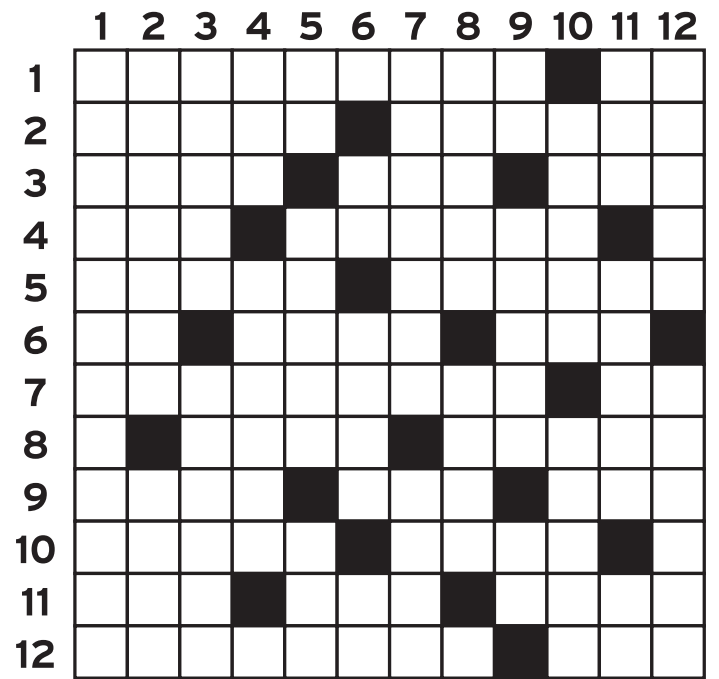
NOUVEAU

265 000 mots  
Noms propres  
Noms communs



# MOTS CROISÉS

www.hannequart.com



19 janvier 2003

06687

## HORIZONTALEMENT

- Qui décourage toute critique par sa candeur - Marque la surprise.
- Dessin fini - Bienheureuses et paisibles.
- Robuste - Le mois de Marie - Affirmatif.
- Il a de longues oreilles - Il est utilisé pour les sutures.
- Mettre en place - Qui adhère fortement.
- Symbole chimique - Brûler la cervelle - On s'y rend en bateau.
- Avec magnificence - Note.
- Parcouru de nouveau des yeux - Ils jouaient de la lyre.
- Détériorer - Personnel - Lentilles d'une variété fourragère.
- Suffrages - Antilope à cornes recourbées.
- D'un auxiliaire - Indique le moyen - Difficultés.
- Avoir un moment de répit - Racaille.

- Acide ribonucléique - Aérien.
- Il portait un disque en guise de coiffure - Sanguinaire - Voile triangulaire.
- Possessif - Affectés - Symbole d'un gaz.
- Enéantir - Il mange comme quatre.
- Droque - Différent d'une asperge.
- Tantale - État harmonieux - Interjection.
- À quoi il ne manque rien - Perte de quelqu'un.
- Exprime l'embarras - Tenir secret - ...-gît.
- Endroit où l'on peut trouver le calme - Base qui donne de la solidité.

## SOLUTION AU PROCHAIN NUMÉRO

1	G	A	L	O	P	A	N	T	N	E	F
2	A	M	A	D	O	U	I	M	P	U	R
3	R	E	C	E	L	G	R	E	T	E	
4	D	U	E	E	R	R	E	U	R	U	
5	E	T	R	O	N	A	T	T	E	N	D
6	D	E	I	T	E	M	E	D	E		
7	U	P	S	A	U	M	E	O	V	E	
8	C	A	L	O	D	E	N	O	U	E	
9	O	R	A	N	G	E	F	A	X	R	
10	R	A	T	U	S	E	E	S	A		
11	P	S	O	A	S	T	R	I	B	U	N
12	S	E	N	S	D	E	S	S	E	R	T

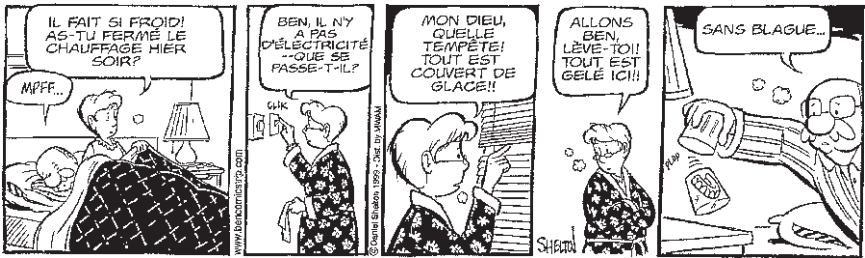
06686

## SOLUTION DU DERNIER NUMÉRO

## VERTICALEMENT

- Blâmer.
- Dont les formes sont pleines et harmonieuses - On y loge des truies.
- Matières carbonées noires - Sommets de vagues.

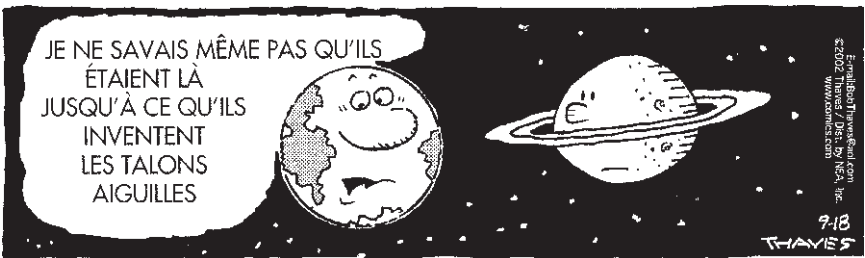
## BEN



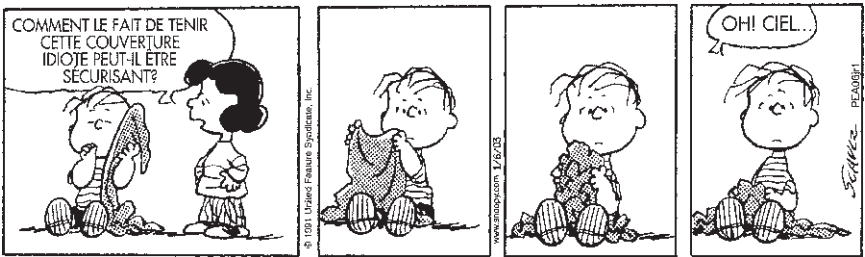
## LA DÉVEINE



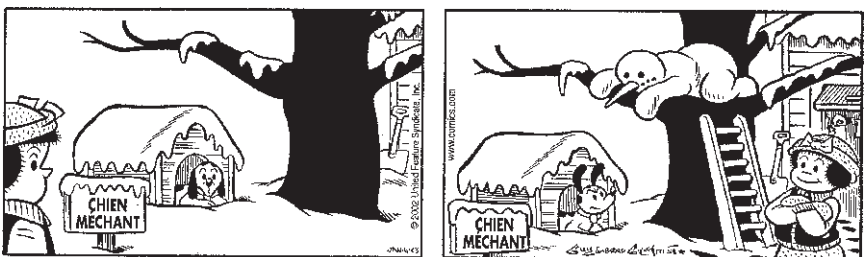
## FRANK ET ERNEST



## PEANUTS



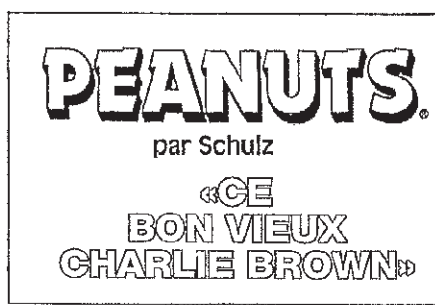
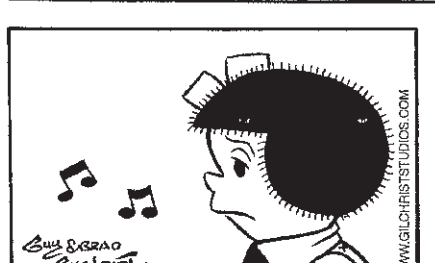
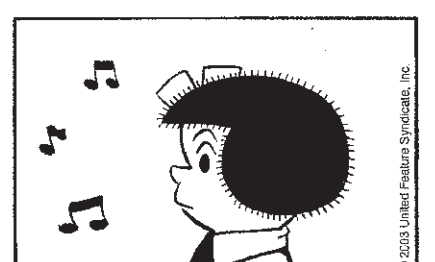
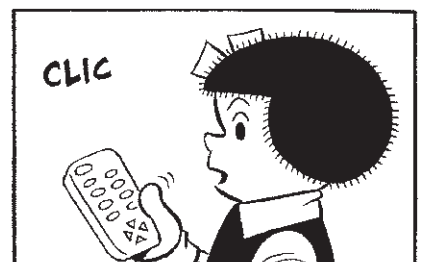
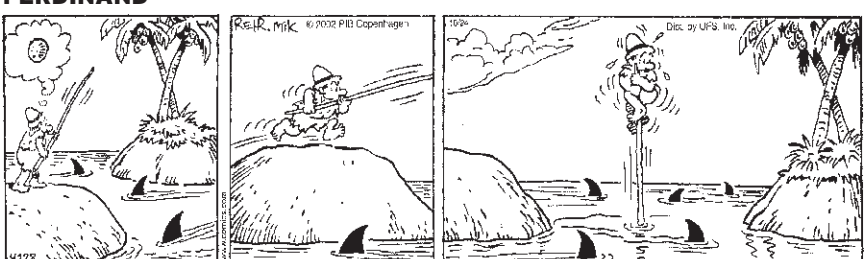
## PHILOMÈNE



## GARFIELD



## FERDINAND



# LA PETITE PRESSE



Photo ARMAND TROTTIER, La Presse ©

Même si plusieurs individus passent l'hiver avec nous, la majorité des étourneaux sansonnets hivernent un peu plus au sud.

# Merlebleus d'hiver



**PIERRE GINGRAS**  
A TIRE-D'AILE

ppingras@lapresse.ca

Le monde des oiseaux ne finit jamais d'étonner.

Prenez le merlebleu de l'Est, par exemple. Mercredi dernier, chez Pierre Chartrand, à Hemmingford, ils étaient sept ou huit dans l'étable, en face de la maison. Le thermomètre indiquait -22°. Petits cachottiers! « Les oiseaux avaient gonflé leur plumage de telle sorte qu'ils ressemblaient presque à des tourterelles tristes, raconte-t-il. À chaque fois que nous les apercevons, c'est la surprise. »

Quand les Chartrand ont emménagé dans leur coin de pays, en 1994, un ornithologue amateur leur a suggéré d'installer des nichoirs à merlebleus dans leur jardin. Ils ont été comblés. Si bien que même si le verger tout près a depuis laissé la place à un champ de maïs et que le verglas de 1998 a massacré la végétation environnante, deux couples nichent encore chez eux. Mais les oiseaux doivent batailler ferme contre les hirondelles pour conserver leurs nichoirs, fait valoir l'observateur.

C'est la première fois que les merlebleus restent si tardivement. Ils se nourrissent notamment dans les sorbiers couverts de fruits rouges, un festin bien apprécié. Est-il normal d'observer ce bel oiseau en plein hiver?

Comme c'est le cas pour une foule d'espèces, ce n'est pas tant le froid qui fait obstacle à la présence du merlebleu chez nous durant la saison froide. C'est plutôt la difficulté de trouver de la nourriture. Je me souviens de cet éleveur qui gardait ses canaris en volière à l'extérieur durant tout l'hiver et de cette conure veuve, un joli perroquet vert, qui a aussi survécu au froid hivernal. Mais ces oiseaux pouvaient manger à leur faim, ce qui leur permettait de combattre les ri-

guez du climat efficacement. La situation est bien différente dans le cas des espèces exclusivement insectivores.

En dépit de son comportement estival, le merlebleu, lui, ne fait pas partie de ce groupe puisqu'il se nourrit de fruits ou de petites baies au cours de l'hiver. D'ailleurs, son régime alimentaire est plus varié qu'on le croit généralement. L'été, s'il se précipite au sol du haut d'un perchoir pour capturer des sauterelles bien dodues, il avalera volontiers un ver de terre, un petit lézard ou même une grenouille arboricole, s'il en a l'occasion. Il ne dédaigne pas non plus grignoter du beurre d'arachides mélangé à de la farine de maïs, comme cela se fait parfois sur les territoires d'hivernage, aux États-Unis, nous dit John K. Terres dans son *Audubon Society Encyclopedia of North American Birds*.

Il n'en reste pas moins que la présence de merlebleus au Québec en plein hiver est exceptionnelle. Habituellement, ils migrent dans le sud, du centre des États-Unis jusqu'au Mexique. Mais il leur arrive de quitter leur territoire de nidification nordique tardivement, parfois en janvier. En fin de semaine dernière, trois d'entre eux étaient encore observés au bois de l'Île-Bizard. En 1993, une quinzaine d'entre eux avait été signalés jusqu'au 15 janvier au parc d'Oka. Mais le plus étonnant, c'est que depuis deux ans, quelques-uns ont passé tout l'hiver chez nous, justement dans le coin d'Hemmingford.

Rappelons que le merlebleu de l'Est niche à partir du sud du Québec jusqu'en Amérique centrale (Nicaragua) en passant par l'est des États-Unis et le Mexique. Chez nous, il s'agit d'un migrateur printanier hâtif, car il nous arrive souvent dès la mi-mars, une période qui n'est pas la plus chaude de l'année. L'espèce élève deux couvées par année.

Le merlebleu niche dans des cavités d'arbres, mais doit cependant faire face à la compétition de l'hirondelle bicolor, du moineau domestique, et dans une moindre mesure, à celle du troglodyte et de l'étourneau sansonnet, qui l'évinent sans ménagement de son nid. Mais cette compétition aurait peu



Photo LOUISE MORIN, collaboration spéciale. Cliché soumis au concours Le Biodôme/La Presse

**Avec son dos bleu ciel et sa poitrine rousse, le merlebleu de l'Est a toujours été un oiseau apprécié, d'autant plus qu'il s'installe volontiers dans les nichoirs installés à son intention. Insectivore l'été, il se nourrit de petits fruits au cours de l'hiver, ce qui permet à certains individus de passer la saison froide avec nous au lieu d'émigrer vers le sud.**

d'impact sur la population puisque de nombreuses cavités restent libres, notamment les nichoirs construits à son intention.

Une étude réalisée en 1993 par la Société linnéenne du Québec avait permis de déterminer que sur 4359 nichoirs à merlebleu examinés en fin de saison de nidification, 35 % n'avaient pas été occupés. Le merle-

bleu s'était installé dans 11 % d'entre eux, mais pas moins de 47 % des nichoirs avaient été utilisés par l'hirondelle bicolor. Le moineau domestique et le troglodyte familial avaient pris possession à parts égales d'environ 90 nichoirs soit autour de 2 % des cabanes. L'étourneau sansonnet ne figure pas dans les statistiques,

l'entrée des nichoirs étant trop petite pour qu'il puisse s'y faufiler.

## Étourneaux du froid

Parlant de froid et d'étourneaux, Michel Périard, de Repentigny, s'étonne pour sa part d'avoir vu plusieurs de ces oiseaux, il y a une quinzaine de jours. « Est-ce à dire que certains sujets demeurent au Québec durant l'hiver? J'ai été frappé d'en voir une bande si tard en saison. Suis-je si peu observateur ou est-ce un phénomène plutôt rare? » demande-t-il. C'est que M. Périard a toujours cru que les grands rassemblements d'étourneaux au cours de l'automne étaient précurseurs de la migration vers le sud. Aujourd'hui, il est sceptique, les ouvrages qu'il a consultés n'étant pas clairs sur le sujet.

La plupart de « nos » étourneaux hivernent en effet un peu plus au sud, dans les États américains. Toutefois, plusieurs passent aussi l'hiver avec nous, notamment en milieu urbain où ils peuvent trouver des endroits confortables où passer les nuits froides. Certains peuvent aussi s'attarder très tardivement dans le nord. Lors des recensements de Noël qui ont lieu du 14 décembre au 5 janvier, ils figurent toujours parmi les oiseaux les plus nombreux.

Ces populations hivernantes sont composées à 70 % de mâles et s'installent non loin de sources alimentaires comme les dépotiers ou, en milieu rural, près des réservoirs à grains. Ce qui n'empêche pas plusieurs oiseaux de mourir de froid et de faim, particulièrement par températures sibériennes ou encore quand la nourriture est plus difficilement accessible, à la suite d'une tempête de neige ou de la formation de verglas. Par ailleurs l'*Atlas des oiseaux nicheurs du Québec* nous dit que certains étourneaux ne migrent pas tous les hivers et que le comportement migratoire peut même varier parmi les individus d'une même nichée.

Quel est l'avantage pour un étourneau ou un merlebleu de passer l'hiver ici? Ils seront les premiers sur place au printemps pour s'approprier les meilleurs territoires de nidification.

## LE CARNET D'OBSERVATION

### Mangeoires : les visiteurs se font attendre

ENCORE DE nombreux courriels ces derniers temps déplorant l'absence d'oiseaux aux mangeoires.

Clément Vaillancourt, de La Malbaie, demande par exemple si les vaporisations d'insecticides reliés au virus du Nil occidental pouvaient être en cause.

Je ne le crois pas. S'il y a traitement des eaux stagnantes au printemps dans certaines municipalités, c'est pour réduire la population de maringouins et nous rendre la vie plus agréable durant l'été. Comme le territoire où évoluent les oiseaux se mesure à l'échelle régionale sinon continentale, ces contrôles n'ont probablement aucun impact sur la prolifération du virus.

Signalons d'autre part que la rareté d'oiseaux aux mangeoires peut être attribuable à de nombreux facteurs, notamment à la grande quantité de nourriture disponible dans leurs habitats, le couvert de neige étant encore limité, du moins c'était toujours le cas au début de la semaine. Et il est difficile de généraliser la situation.

Les réseaux de mangeoires entretenus par le Jardin botanique de Montréal et les Amis de la montagne, sur le mont Royal, semblent être fréquentés assidûment, du moins si on se fie à ceux qui les entretiennent.

Par contre au Centre d'interprétation de



Photo JEAN BOISSONNEAULT, collaboration spéciale. Cliché soumis au concours Le Biodôme/La Presse

**Pic flamboyant en train de nourrir sa nichée.**

la nature du lac Boivin, à Granby, les visiteurs du poste d'alimentation situé devant le pavillon d'accueil se font plus rares cette année par rapport à janvier 2002. D'ailleurs, le dernier recensement de Noël mené sur ce territoire a aussi été peu productif.

Par ailleurs, la mangeoire installée derrière la maison, chez moi sur la Rive-Sud, n'a pas été très fréquentée non plus, les oiseaux préférant plutôt la table bien garnie du voisin. Mais une quinzaine de tourterelles tristes s'y donnent rendez-vous chaque jour et certaines y font même la sieste.

Son de cloche très différent cependant de la part de Danielle Pomerleau. Il y a foule chez elle. « Ne cherchez plus les chardonnerets, ils sont tous à Sainte-Adèle, écrit-elle. Nous avons le grand plaisir d'accueillir à notre silo à chardon jusqu'à 20 chardonnerets à la fois. Comme on n'y compte que huit perchoirs, plusieurs patientent en consommant du carthame et du tournesol noir. » Chez les Pomerleau, mésanges à tête noire et geais bleus, parfois en groupes de six ou sept, se bousculent aussi quotidiennement aux mangeoires, sans oublier d'autres visiteurs comme la sittelle à poitrine rousse et le pic mineur.

Un dernier mot : il faut se rappeler que si bon nombre de chardonnerets jaunes passent l'hiver avec nous, la grande majorité est migratrice et hiverne plus au sud.

### En bref...

> « HIER (c'était en septembre), nous avons eu la chance d'observer cinq pics flamboyants qui se nourrissaient d'insectes dans les arbres et au sol, dans un petit bois, à Aylmer, dans l'Outaouais, écrit Michel Proulx. C'était la première fois qu'on avait la chance d'observer ce bel oiseau. Est-il inhabituel de le retrouver en groupe? »

Pas vraiment. On peut les voir souvent en couple, mais aussi en famille, comme cela semble être le cas ici.

> À LA SUITE de la chronique sur les oiseaux familiers qui viennent manger sur le

bout de nos doigts, Marc-Antoine Montpetit mentionne que sa copine a déjà vu un bruant chanteur se poser dans sa main au Jardin botanique de Montréal. Pour sa part, il est arrivé à quelques reprises que des bruants se posent sur sa tête lorsqu'il était à l'affût, à la chasse aux canards.

> PAUL MARLEAU, rue Saint-Urbain, à Montréal, demande s'il est habituel qu'un cardinal se frappe à la fenêtre tous les jours, le matin et en après-midi? L'oiseau vient d'ailleurs cueillir des graines de tournesols noirs qui sont déposées sur le rebord de cette fenêtre. La scène donne lieu « à un ballet quotidien dont toute la famille est enchantée », écrit-il. Nous avons abordé ce sujet à maintes reprises dans nos pages. Votre oiseau, ne fait que tenter de chasser le reflet de son image dans la vitre, reflet qu'il confond avec un autre mâle envahissant son territoire.

> « Juste un petit mot pour vous informer que l'on observe un corbeau albinos dans notre région depuis quelque temps. Je l'ai vu à deux reprises la semaine dernière. Nous demeurons à Val-David, près du lac à la Truite, dans le domaine Chanteclerc. » C'était signé Gilles Bourgoïn, 25 décembre.

> LETTRE accompagnée de photos d'un oiseau totalement albinos photographié à Baie-Comeau en août dernier par Valois Turcotte. L'oiseau était sur le sol avec plusieurs congénères noirs. Il s'agit probablement d'un vacher à tête brune, le cliché n'étant pas assez clair pour permettre une identification formelle.